

L'ÉCHO DU MERVEILLEUX

REVUE BI-MENSUELLE

Que faut-il penser des expériences de M. de Sarrak

M. de Sarrak n'a pas — du moins que je sache — donné de nouvelles séances depuis celle dont j'ai rendu compte dans le dernier numéro de l'*Echo du Merveilleux*. Je n'ai donc pu encore faire la contre-épreuve qui m'aurait permis de vérifier mes premières impressions et de dissiper les doutes que les conditions mêmes de l'expérience semblaient, à mes yeux, dresser contre la réalité et l'authenticité des phénomènes.

Quoi qu'il en soit, la question soulevée est assez intéressante pour qu'on me pardonne de lui consacrer un second article.

Aussi bien, dans le précédent, je m'étais borné à noter seulement les détails *matériels* qui me paraissaient enlever tout caractère véritablement scientifique aux faits observés.

Mais en dehors de ces objections, tirées des circonstances, et qui n'auront peut-être plus aucune raison d'être lors des prochaines séances, il en est une, d'ordre général, qui me paraît autrement forte. C'est celle que je voudrais examiner aujourd'hui.

Je l'ai formulée dans une lettre à M. Barlet, l'un des invités de la séance à laquelle j'assistais et l'un des témoins qui s'était, avec le plus de conviction, porté garant de la parfaite sincérité des expériences.

J'écrivais à M. Barlet :

« J'admets, en principe, la désagrégation de la
« matière. Il ne me paraît nullement impossible que,
« sous une influence quelconque, électrique, magné-
« tique ou autre, les molécules, les atomes, les

« électrons, se désintègrent, se dissocient, et, sous
« une forme fluide, traversent la matière non
« désintégrée. J'admets donc la première partie du
« phénomène que M. de Sarrak a prétendu produire
« devant nous : le papier, dématérialisé, traversant
« la vitre de la fenêtre.

« Mais ce que je ne peux concevoir avec la même
« facilité, c'est la *réintégration*, la *reformation* de
« la matière dans sa forme primitive : en l'espèce,
« la *rematérialisation* du papier exactement le
« qu'il était avant l'expérience.

« Je ne la conçois pas, parce que, à en juger par
« la durée et l'intensité de l'effort nécessaire à la
« désintégration, à la volatilisation, l'effort pour la
« réintégration, pour la recondensation, devrait
« être autrement énergique et autrement long — et
« que le docteur de Sarrak, s'il nous a donné le
« spectacle du premier, ne nous a pas donné celui
« du second. »

Je demandais, pour finir, à M. Barlet, de vouloir bien me faire connaître sa façon de voir à ce sujet. Fort aimablement, M. Barlet me répondit par la lettre suivante :

Cher Monsieur,

Voici, je crois, la réponse à faire à votre juste et intéressante remarque sur les phénomènes de transport de la matière ; elle résulte, en partie au moins, des explications du docteur lui-même.

Toute chose a, outre sa forme physique, un double astral et une partie psychique, spirituelle ; la forme physique et le double correspondent ensemble par des vibrations spéciales, propres à l'individu considéré ; en agissant sur ces vibrations, la volonté de l'homme, par son propre double astral, peut décomposer la forme physique jusqu'à l'amener à l'état de matière astrale ;

c'est la première phase de l'expérience dont vous reconnaissez la possibilité — en effet, la volonté ainsi exercée est une force dissolvante par nature; diabolique, pourrait-on dire, même dans le sens primitif du mot, c'est-à-dire qui se jette entre, écarte, dissout.

Mais, d'autre part, toute forme est maintenue par une puissance d'ordre supérieur, spirituel, universel (à l'inverse de celle qui relie le physique à l'astral et qui est individuelle); cette force universelle est identique à l'*esprit* de la chose considérée, à son essence.

Si donc la même volonté humaine, qui a subtilisé (par l'action astrale) la forme physique, se maintient en correspondance intime et ininterrompue avec cette force spirituelle, du moment que cette même volonté dissolvante cessera d'agir, celle spirituelle, universelle reprendra toute sa puissance informatrice, et, *instantanément*, la forme astrale reprendra sa matérialité physique. (Vous avez pu remarquer l'explosion bruyante à la fin de l'expérience du docteur, due, probablement, à la reconstitution rapide du carreau qu'il avait traversé (??) précipitamment dans le désir de reprendre son corps en danger.)

Le docteur de Sarrak nous a dit, en fait, que, pour ces expériences, il devait surtout se mettre en relation avec les vibrations universelles et, par elles, avec l'esprit de l'objet à transmuter ou transporter; c'est pourquoi il doit avoir une concentration d'esprit qui ne laisse pas un instant perdre la notion complète, totale et exacte de l'objet à reproduire.

On peut dire, à ce qu'il me semble, que la dématérialisation se fait par une puissance égoïste, de nature inférieure, élémentaire, presque diabolique (mais sans intention diabolique), tandis que la réintégration se fait par la puissance toute spirituelle, universelle, divine, qui assigne à la matière la forme adéquate à l'esprit (c'est l'idée de Platon, c'est la puissance de la Vierge, d'Isis).

C'est, du reste, tout à fait la théorie de l'Alchimie : décomposition par les procédés mécaniques et astraux de la matière vile, qui, par les *lois de la Nature*, se met à évoluer très rapidement (pour revenir à sa forme primitive, à moins que l'opérateur, par les correspondances spirituelles de sa mentalité avec la Puissance universelle de formation, ne l'arrête à la forme du métal noble. La *fixation* est, en effet, l'opération par excellence que manquent la plupart des alchimistes).

Le Dr de Sarrak affirme que son initiation lui permet la correspondance avec les êtres d'ordre supérieur et divin (anges et non cacodémons), agents des actes d'ordre universel, et que c'est par eux (à qui il prête ses organes humains) qu'il produit ses phénomènes. C'est la différence fondamentale, à ce que je crois,

avec le spiritisme; il fait de la *théurgie* au lieu de *magie*. Il se peut que des êtres inférieurs participent en quelque chose au travail matériel (je ne le sais pas sûrement), mais c'est sous le commandement irrésistible des puissances supérieures et comme esclaves. C'est le travail que Shakspeare a si joliment dépeint dans *La Tempête*, par les figures d'Ariel et de Caliban.

Voilà du moins, cher Monsieur, l'explication que j'ai cru comprendre, ou que je me suis faite à moi-même. Vous pourrez remarquer qu'il a été constaté quelquefois que des objets ainsi dématérialisés par des médiums étaient restitués imparfaitement; Florence Maryat en donne des exemples dans son livre : *There is no death*.

Recevez, je vous prie, Monsieur, mes salutations empressées.

BARLET.

10 décembre 1907.

J'avouerai très franchement à M. Barlet que je ne discerne pas très bien (mais c'est évidemment de ma faute), ce qu'il veut dire. Je ne crois pas, toutefois, être contredit par aucun de mes lecteurs, si je me contente de constater que son explication n'est pas simple.

M. Barlet ne croit pas aux miracles; M. de Sarrak a déclaré qu'il n'y croyait pas davantage. Or, le double phénomène de la *dématérialisation*, puis de la *rematérialisation* d'un objet, serait une sorte de miracle, ou, tout au moins, de *prestige* dans le sens théologique de ce mot, s'il se produisait, comme le suppose mon savant correspondant, grâce à l'intervention d'un être de l'Au-delà.

Il me semble que l'on peut donner du phénomène (du moins de la première partie du phénomène) une explication moins compliquée.

Les plus récentes découvertes de la science permettent de supposer que, contrairement à ce que l'on a cru si longtemps, l'atome chimique n'atteint pas le dernier état de divisibilité de la matière. La science admet aujourd'hui l'existence de *sous-atomes* qu'elle considère comme des centres dynamiques, des gouttes infinitésimales d'énergie, qui, à l'état libre, constituent ce que l'on nomme l'*éther universel*.

En d'autres termes, la matière, que nous ne connaissons d'ailleurs que par ses propriétés (toutes inexistantes en soi comme la couleur, le son, la pesanteur), ne serait qu'un agrégat de forces, une condensation de fluide, une sorte de cristallisation d'électricité.

Dans ces conditions, il n'est pas invraisemblable de supposer que, sous l'influence d'un agent encore inconnu, cette électricité, ce fluide, cette énergie puisse se libérer.

Toutes proportions gardées, on pourrait, dans cette hypothèse, comparer l'expérience du comte de Sarrak, dématérialisant une feuille de papier pour lui faire traverser une fenêtre fermée, à celle qui consisterait à fondre un bloc de glace pour le faire passer à travers un fin treillis de fil de fer.

Il suffirait d'approcher une flamme du bloc de glace pour qu'aussitôt il se liquéfie, et si la flamme est assez intense, pour qu'il s'évapore.

De même, on peut imaginer que, sous l'influence de l'agent inconnu, la feuille de papier du comte de Sarrak a pu se désintégrer, s'évanouir, se muer, non en une vapeur, mais en un fluide, et traverser la fenêtre à la manière d'un courant électrique.

J'avoue que cette opération est difficile à admettre; mais, en somme, elle ne semble pas se heurter à une impossibilité absolue. C'est dans ce sens que j'ai pu écrire à M. Barlet que je ne contestais pas, *à priori*, la réalité de la première partie de l'expérience.

Mais c'est la seconde, c'est-à-dire la restitution, dans son état premier, de l'objet dématérialisé, qui m'apparaît comme dénuée de toute réalité et qui, véritablement, quel qu'ait été mon désir de ne désobliger personne, m'a fait élever des doutes sur l'authenticité du phénomène.

Reprenons notre exemple et notre comparaison.

Pour retrouver intact, de l'autre côté du treillis de fil de fer, le bloc de glace volatilisé sous l'action de la chaleur, il faudrait, non seulement que nous ayons recueilli, dans un récipient *ad hoc*, toute la vapeur d'eau que sa volatilisation aurait produite, mais encore que nous ayons à notre disposition un appareil frigorifique susceptible de congeler cette vapeur d'eau.

De même, pour reconstituer la feuille de papier dématérialisée il faudrait d'abord que, par un moyen quelconque, on ait empêché les énergies libérées qui la composaient de se perdre dans l'espace.

Il faudrait ensuite qu'on possédât un autre agent, différent du premier et susceptible de reformer l'agrégat de ces énergies. Il tombe, en effet, sous le sens que, de même qu'il faut de la chaleur pour fondre le bloc de glace et du froid pour le recon-

geler, l'agent de reconstitution de la feuille de papier ne peut être le même que l'agent de désintégration.

Or, dans l'expérience de M. de Sarrak, ces deux opérations contraires n'ont pas été distinctes. Au même moment, pendant la même seconde, il a prétendu dématérialiser la feuille de papier et la reconstituer. De fait, lorsqu'on la retrouva, aussitôt après l'expérience, elle était telle qu'on l'avait vue auparavant.

Cela seul ne semble-t-il pas donner à l'expérience l'aspect d'un tour de prestidigitation plutôt que d'une expérience vraiment scientifique ?

Comment admettre, alors qu'il serait si difficile, sans un moule, de reconstituer, identique à lui-même, un bloc de glace, que M. de Sarrak a pu ainsi reconstituer, sans appareil, par un simple effort de sa volonté, une feuille de papier, avec toutes les signatures dont on l'avait revêtue ?

A cela, je crois comprendre que M. Barlet répond que tout objet matériel a sa *figure*, sa *représentation* dans l'astral, et que cette *figure*, cette coque, ce cliché constitue précisément le moule dans lequel, après la désintégration, les éléments qui composaient l'objet viennent se reformer d'eux-mêmes, « par la puissance toute spirituelle, universelle, divine, qui assigne à la matière la forme adéquate à l'esprit. »...

Cette explication vous paraît-elle plausible ?

Moi, j'aime mieux renoncer à comprendre, car je sens déjà que je perds pied.

GASTON MERY.

P.-S. — Au moment de mettre en pages, je reçois d'un savant témoin des expériences de M. de Sarrak, une lettre qui justifie tous mes doutes. Je la publierai dans le prochain numéro.

G. M.

REPORTAGES DANS UN FAUTEUIL

* * Le Merveilleux de Noël.

La nuit de Noël est la plus mystérieuse de toutes les nuits. Mais tous ses mystères sont joyeux. Les démons, pour quelques heures, ont perdu leur puissance malfaisante; les animaux causent entre eux, en souvenir de la crèche; les cloches perdues carillonnent aussi, au fond de la terre ou au fond de la mer; les vieux dolmens eux-mêmes tressaillent d'aise et tournent trois fois sur leur base.

Shakespeare a chanté dans *Hamlet* cette magie bénie de la nuit de Noël :

Il y en a qui disent que toujours à l'époque
Où est célébrée la naissance de notre Sauveur,
L'oiseau de l'aurore (*le cog*) chante toute la nuit ;
Alors, dit-on, aucun esprit n'ose errer dans l'espace,
Les nuits sont sans malignité ; nulle planète ne peut nuire,
Nulle fée ne pend, et nulle sorcière n'a le pouvoir de jeter
[des sorts,
Si béni et si plein de grâce est ce moment de l'année.

Toutefois, il n'est point parfaitement sûr que les
démons se tiennent tout à fait tranquilles. Ils endèvent,
comme dit le vieux Noël :

Le démon, assurément,
Dedans son cœur endève
Car Dieu vient présentement
Pour sauver les fils d'Adam
Et d'Eve, et d'Eve !

Et alors, endévant, ils cherchent à satisfaire leur
rage, sinon en nuisant aux hommes, puisqu'ils n'en
ont plus alors le pouvoir, du moins en les mystifiant.
Ils sèment, dans les sentiers et sur les « carroirs » où
passeront les paysans allant à la messe de minuit, ces
larges « pistoles » qui jettent dans l'ombre de si
attrayants reflets ; ils ouvrent au pied des croix et des
chapelles rustiques ces antres au fond desquels on
croit voir briller des tas d'or. Mais si l'on tente de
garnir sa poche de cette monnaie diabolique, chaque
pistole ramassée échappe aux doigts en leur laissant
une cuisante brûlure.

Le « Maufait » — le diable — court la campagne
sous les formes les plus diverses. Jadis — raconte
Mgr Chabot, dans son curieux petit volume sur la
Nuit de Noël, — au collège de Saint-Amand, un vieux
domestique racontait la fantastique aventure qui lui
était arrivée le 25 décembre 1783.

Malgré les recommandations de son père, il avait
tendu des collets dans un ancien cimetière. Il y courut
pendant la messe de minuit, et trouva pris au piège
un lièvre qui, au lieu de l'attendre, se coupa la patte
avec les dents. Lui de le poursuivre, l'autre de se
sauver aussi vite que le lui permettait sa blessure.
Enfin, après une longue course, ils arrivèrent au bord
du Cher : au moment où le chasseur allait mettre la
main sur sa proie, la diabolique bête franchit la
rivière d'un seul bond !

Alors, se tournant vers le jeune homme épouvanté :
— Eh bien ! l'ami, s'écria le Diable, qui avait repris
sa forme, est-ce bien sauté pour un boîteux ?

★★

Dans toutes les provinces où se trouvent des
« pierres qui virent », la tradition veut qu'elles tour-
nent sur elles-mêmes à l'heure présumée de la nais-

sance de Jésus. Les monstres qui parfois y logent
exécutent alors des danses fantastiques autour d'elles.

En certaines contrées, on prétend même que les
dolmens, cromlechs et menhirs profitent de cette
trêve à leur immobilité monolithique pour « aller
boire » à la rivière ou au ruisseau voisin. Emile Sou-
vestre a raconté la jolie légende des pierres de Plou-
hinec qui vont boire à la rivière d'Intel.

La plus célèbre était jadis la grosse pierre de Saint-
Miral, dont Gargantua se servit pour aiguiser sa faux,
et qu'après la fauchaison, il piqua comme on la
retrouve encore aujourd'hui. Or, elle cachait un tré-
sor, qui tenta un avare paysan des alentours.

Quand il sut qu'à la Noël les roches allaient se désal-
térer dans le ruisseau, laissant à découvert les trésors
qu'elles gardaient, le paysan ne pensa plus, jusqu'à la
fin de l'année, qu'à s'emparer du trésor de Saint-
Miral.

Pour pouvoir le prendre, il fallait cueillir, pendant
que sonnaient les douze coups de minuit, le rameau
d'or qui brillait à cette heure seulement dans les bois
de coudriers, et qui égalait en puissance la baguette
des fées. Ayant cueilli le rameau, notre paysan se
précipite vers le rocher de Gargantua.

Déjà, lourdement, l'énorme bloc de pierre se met-
tait en marche, s'élevant au-dessus de terre, bondis-
sant comme un homme ivre à travers la lande déserte,
avec de brusques secousses qui faisaient résonner au
loin le sol.

La branche magique éclairait, à l'endroit que venait
de quitter la pierre, et au milieu du grouillis des cra-
pauds et des couleuvres, troublés dans leur repos, un
vaste trou plein de pièces d'or.

Ebloui, le paysan sauta dans le trou et se mit à rem-
plir le sac qu'il avait apporté. Une fois le sac plein, il
entassa les pièces dans ses poches, dans ses vêtements,
dans sa chemise. Il oubliait, éivré de cupidité, la
pierre qui allait revenir. Déjà les cloches ne sonnaient
plus. Tout à coup, le silence de la nuit fut troublé par
les bonds lourds du roc, qui gravissait la colline et
semblait frapper la terre avec plus de force, comme
s'il était devenu plus lourd d'avoir bu. L'avare empi-
lait toujours ses pièces d'or. Il n'entendit pas la pierre,
qui s'élança d'un bond à son ancienne place, broyant
sous sa masse énorme le misérable paysan.

★★

La croyance que les animaux causent entre eux
pendant la messe de minuit est répandue dans toutes
les contrées de France. C'est sans doute une réminis-
cence du « Mystère de la Nativité », pendant lequel
on faisait converser les animaux.

Mais il est dangereux de les écouter. La légende

type est celle du fermier qui, ayant oublié d'offrir à son bétail le réveillon traditionnel, entend ce dialogue entre ses deux bœufs :

- Que ferons-nous demain, compère ?
- Nous porterons le maître en terre.

Furieux, il saisit une fourche pour frapper le prophète de malheur ; mais, dans sa précipitation, il se blessa lui-même à la tête. Et le lendemain les bœufs le portaient en terre.

Laiseul de Lasalle a gracieusement brodé cette légende, dans ses *Croyances et Légendes du Berry*.

Dans le Cotentin, on est persuadé qu'à minuit tous les animaux s'agenouillent dans l'étable ; mais le curieux qui voudrait y pénétrer pour s'assurer du fait serait puni de sa témérité.

Les Bretons croient que, quand la cloche annonce l'élévation de la messe de minuit, tout ce qu'il y a d'êtres créés sur la terre se montre à la fois. Près des fées des bois et des eaux, s'avancent les Korrigans avec leurs marteaux, et, les dépassant, on voit les têtes monstrueuses des dragons gardiens de trésors. Vient ensuite le « garçon à la grosse tête », épouvantail des nuits orageuses ; l'homme-loup, le conducteur des morts, le cheval trompeur...

Les morts aussi secouent parfois leur linceul pour paraître au bruit de la cloche, comme le vit bien le vieux chapelain de Saint-Vincent du Mans, lequel, réveillé dans sa cellule par un bruit singulier, entr'ouvrit la porte et se trouva devant une foule immense d'êtres, revêtus de suaires blancs, qui remplissait les corridors. Chacun portait une torche allumée ; on n'entendait aucun bruit, aucun souffle dans cette foule.

Saisi de frayeur, l'abbé fit le signe de la croix ; les fantômes le répétèrent ; dans ce geste, ils écartaient leur suaire et l'abbé vit que c'étaient des squelettes. Une sorte de lueur lugubre semblait voltiger autour de ces os décharnés. Le moine, un peu rassuré par le signe de la croix, leur demanda : — « Que voulez-vous ? » Point de réponse ; mais les deux plus proches le saisissent par son scapulaire et l'entraînent vers l'église.

Bientôt, l'autel est préparé ; les uns allument les cierges, les autres disposent les ornements sacrés. L'abbé comprend que ces êtres veulent assister à la messe ; il revêt la chasuble et monte à l'autel. Des voix gémissantes répondent aux versets. Les squelettes sont agenouillés pieusement dans le chœur, dans la nef ; l'église en est remplie. A l'*Orate Fratres*, lorsque l'abbé se retourne, il voit que les squelettes ont quitté leurs linceuls. A l'élévation, les gémissements cessent ; une harmonie céleste emplit l'église. Un chant sublime

de triomphe et de délivrance se fait entendre jusqu'à la fin de la messe. Lorsque le prêtre se retourne, à l'*Ita missa est*, les squelettes ont tous disparu, une nuée lumineuse montant vers le ciel, l'écho affaibli de mystérieux cantiques, voilà ce qui reste du miraculeux spectacle auquel il vient d'assister (1).

GEORGE MALET.

Rêves prémonitoires

Le *Petit Parisien* publiait, ces jours derniers, la dépêche suivante, que lui avait adressée son correspondant particulier :

Toulon.

M. Edouard Cholet, représentant de commerce, demeurant 8, rue Truquet, était informé, en décembre 1906, par la trésorerie générale, qu'une obligation de la Ville de Paris lui appartenant était sortie au pair.

Quelques jours après, M. Cholet vendait son obligation à M. X..., avec lequel il était en relations.

Or, la nuit dernière, Mme Cholet eut un rêve. L'obligation avait gagné 100.000 francs ! M. Cholet, d'abord incrédule, fut ébranlé. Puis, très intrigué, il se rendit à la trésorerie générale, où l'on effectua des recherches qui firent de lui l'homme le plus heureux du monde : le rêve de sa femme était réalisé.

Voilà un songe dont il semble bien difficile d'expliquer la réalisation par une simple coïncidence, et M. Edouard Cholet doit se féliciter d'avoir accordé quelque crédit au récit que lui en fit son épouse, récit que certains autres n'eussent pas manqué d'accueillir par le refrain connu : « Tout songe, tout mensonge ». Car les démentis qui lui sont chaque jour infligés ne diminuent en rien la faveur dont jouit cet adage antique ; et ce n'est pas très étonnant, les proverbes les plus menteurs étant généralement cités de préférence aux autres. Au surplus, nul ne tient à laisser supposer qu'il est, en plein *xx^e* siècle, doté d'un esprit moyennâgeux ; et l'on sait que la croyance à la réalisation des rêves apparaît à nos « esprits forts » comme une superstition digne de l'an mil.

Ces « esprits forts », presque toujours, sont d'ailleurs beaucoup plus crédules que ceux qu'ils accusent d'être faibles ; témoin le président Magnaud, ex « Bon Juge », député de la Seine et libre penseur notoire, dont la chaîne de montre est alourdie de gris-gris et de talismans variés. Ils repoussent en chœur toutes les superstitions, et les cultivent soigneusement pour leur usage personnel. Je suis bien sûr que nombre d'entre eux croient que les songes se réalisent.

(1) E.-L. Chambois, *Semaine du Mans*, 1903.

Ils n'ont pas tort, du reste, car les exemples ne manquent pas, qui autorisent à penser ainsi. Chacun de nous peut en découvrir dans son entourage.

Pour ma part, je n'ai fait, jusqu'à présent, aucun rêve prophétique ; mais j'ai eu des preuves tellement probantes de leur réalité que j'y crois, en dépit des rieurs. La dernière remonte à quinze jours à peine : Une dame de mes amies avec qui je déjeunais, me dit avoir rêvé, la nuit précédente, qu'elle s'arrachait elle-même toutes ses dents et qu'elle les alignait sur sa table de nuit.

« Je suis certaine, ajouta-t-elle, que j'apprendrai, soit aujourd'hui, soit demain, la mort d'une personne chère, parente ou amie, car il en a toujours été ainsi chaque fois que j'ai fait un rêve se rapportant à mes dents. »

Or, le lendemain, cette dame était informée du décès subit d'une de ses meilleures amies, qu'elle avait vue, quelques jours auparavant, en excellente santé.

Il est bien évident que tous les rêves ne se réalisent pas — et c'est parfois déplorable — mais il est non moins évident que certains d'entre eux sont revécus. *L'Echo du Merveilleux* en enregistre souvent. M. Camille Flammarion, dans son ouvrage : *L'Inconnu et les problèmes psychiques* (1), en a noté des centaines, choisis parmi les milliers qui lui ont été signalés. Rêves annonçant des accidents, des vols, des voyages, des décès, etc., que rien ne pouvait laisser prévoir, et qui se sont réalisés avec une minutieuse et saisissante exactitude.

Je lui en emprunte quelques-uns :

Voici tout d'abord une jeune fille, Mlle Blanche Suzanne, receveuse des Postes dans l'Ille-et-Vilaine, qui lit, pendant un rêve, une lettre mise à la poste par son fiancé. Dans cette missive, le jeune homme se plaint amèrement d'avoir abandonné la ferme de ses parents pour faire ses études et devenir instituteur : « J'aurais mieux fait, y lit Mlle Blanche Suzanne, de rester à la charrue que d'entrer dans l'enseignement ». Le lendemain matin, la jeune fille fait part à sa mère du rêve qu'elle a eu et lui répète la phrase citée plus haut, dont elle se souvient. Quelques heures après, le facteur apporte une lettre du fiancé dans laquelle ce passage se trouve mot pour mot tracé.

La femme d'un mineur rêve, une nuit, que le câble qui sert à descendre au fond du puits a été coupé. Le matin, elle en avise son mari qui, avant la descente, examine le câble : il était haché en plusieurs endroits.

Un rêve qui se réalise à plus longue échéance :

M. Regnier, en 1869, a un cauchemar terrifiant. Il est soldat. La guerre éclate. Il part. Il assiste à plu-

sieurs combats, voit chefs et soldats, très distinctement, entend le crépitement de la fusillade et la voix sourde du canon. Un jour, la colonne dont il fait partie est commandée pour enlever à la baïonnette l'artillerie ennemie, dissimulée dans un village. Elle se met en marche, et M. Regnier voit alors devant lui des Prussiens et des Bavarois (remarquez qu'il n'en avait jamais aperçu tout éveillé, et qu'il ne connaissait pas leur uniforme).

A un moment, il entre en corps à corps avec les artilleurs. L'un d'eux lui porte un coup de sabre sur la tête... Et M. Regnier se réveille.

Or, en 1870, ce rêve se réalisait. M. Regnier revivait les scènes tragiques aperçues en songe, et, le 6 octobre, comme il marchait à l'assaut des pièces prussiennes, dans un décor qu'il reconnaissait, le soldat était assez heureux pour faire dévier, non le sabre, mais l'écouvillon avec lequel un Prussien tentait de l'assommer et qui atteignait simplement sa cuisse droite.

Maintenant un rêve macabre :

M. Revel, 39, rue Thomassin, à Lyon, voit, dans l'espace, la moitié d'un cercueil. Il vous semble à première vue que ce songe bizarre ne rime à rien et sa réalisation vous paraît impossible ? Détrompez-vous : M. Revel, dans la journée suivante, faisait une promenade à travers la ville, quand, arrivé à l'angle des rues Saint-Pierre et du Plâtre, il aperçut, à vingt mètres devant lui, sa moitié de cercueil — et dans le vide.

Voici comment : le cercueil venait d'être tiré de la voiture de l'entrepreneur des pompes funèbres, et on le transportait dans une maison. Une moitié du funèbre colis était déjà engagée sous le porche et conséquemment dérobée aux regards de M. Revel...

Mais nous sommes fort éloignés de Mme Cholet et de l'obligation de son mari... En feuilletant le recueil de faits publié par M. Camille Flammarion, je trouve quelques songes qui se rapprochent un peu de celui qui vaudra à M. Cholet, d'abord, probablement, un long procès, ensuite, certainement, une petite fortune.

Un Parisien, M. Cail, raconte à M. Camille Flammarion que lorsque son frère, Aristide, tira au sort en 1874, époque où le numéro amené était d'une grande importance, toute la famille se montrait anxieuse : Aristide devrait-il faire cinq ans de service ?

La nuit qui précéda le jour du tirage, M. Cail rêva que son frère retirait de l'urne le numéro 67 et qu'il le lui montrait triomphalement. La joie du rêveur fut telle qu'il se réveilla en sursaut. Il regarda sa montre : elle marquait trois heures.

Le matin, M. Cail fit part à sa famille, qui s'esclaffa, du rêve qu'il avait eu. Cette hilarité n'empêcha pas Aristide de tirer, à trois heures de l'après-midi, exac-

(1) Ernest Flammarion, éditeur.

tement, le numéro 67. M. Cail ajoute que le numéro 66 fut le dernier pris du contingent, et qu'il fit cinq ans de service actif; tandis que son frère s'en tira avec six mois.

M. Guibal, agent voyer en Algérie, fait un rêve du même genre, mais pour son propre compte : il voit en songe le numéro 45, et il l'amène au tirage.

Voici, enfin, un songe qui se rapporte à une loterie. Il est raconté par une demoiselle Meyer, demeurant à Niort, dont le père, en 1828, rêva, quelques jours avant le tirage d'une loterie, qu'il voyait, inscrits en caractères phosphorescents sur le mur de sa chambre, deux numéros. Il hésita à se les procurer, et il eut bien tort, car ces deux numéros donnèrent droit à des lots dont le total s'élevait à 75.000 francs.

Si l'on peut, grâce à un songe, gagner à la loterie, ce qui, dans une certaine mesure, justifie le dicton : « La fortune vient en dormant », il paraît que certains, sans plus de démarches, trouvent une épouse, et que certaines, sans plus de recherches, mettent la main sur un mari.

M. Camille Flammarion cite en effet l'exemple d'un de ses anciens collègues au *Siècle*, Emile de la Bédollière, dont le mariage fut déterminé par un rêve. La jeune fille qu'il épousa, Mlle Angèle Robin, demeurait à La Charité-sur-Loire (Nièvre). Ses parents voulaient à toute force l'unir à un jeune homme qu'elle n'aimait pas, cela sous le prétexte qu'il avait un portefeuille bien garni. Trop faible pour résister seule à des parents qui tenaient absolument à faire son bonheur malgré elle, la jeune fille pria la Sainte Vierge de lui venir en aide. Une nuit, elle vit en rêve un jeune homme qui lui plut. Alors, elle résolut de l'attendre, et opposa aux prétentions de ses parents un refus catégorique.

L'été suivant, le jeune Emile de la Bédollière, entraîné par un de ses amis, entreprit un voyage dans le centre de la France. Passant à La Charité, les deux amis se rendirent à un bal où ils rencontrèrent Mlle Angèle Robin qui, dans l'ami de M. Flammarion, reconnut le jeune homme qu'elle avait vu en songe, et qui l'épousa peu après...

M. Camille Flammarion dit également que l'illustre astronome Janssen a été vu en rêve par Mme Janssen, longtemps avant leur présentation.

Devant les innombrables faits de même nature, signalés un peu partout, il ne convient certes pas de croire que tous les songes se réalisent, de prendre chacun des billets de loterie dont le numéro peut apparaître, la nuit, en chiffres de feu, de conduire une jeune fille à l'autel, uniquement parce qu'on a rêvé à elle; mais, certains songes étant sans conteste

des visions très exactes du présent ou de l'avenir, il faut reconnaître qu'il n'est pas oiseux d'examiner les phénomènes de cet ordre, de les contrôler, de les confronter et d'essayer de découvrir par quel pouvoir étrange, par quelle faculté mystérieuse notre âme peut, pendant le repos du corps, apercevoir ce qui se passe au loin ou deviner les événements futurs.

GEORGES MEUNIER.

UNE QUESTION DE MOTS

Nous avons reçu la lettre suivante :

Monsieur le Directeur

Médianimique a pour lui une suffisante clarté, un usage prolongé, une harmonie souple et bien française; et c'est le vocable dont je me suis toujours servi.

Cependant, si on voulait le réserver à qualifier certains phénomènes où l'âme prédomine et créer un mot désignant simplement : ce qui provient d'un *médium*, alors, à *médiunnique* pénible, à *médiunmique* pesant, je préférerais : *médiunmal*. Je le trouve clair, sans désagréable sonorité, et, au seuil du monde psychique, les *aromal*, les *astral* lui tendent les bras.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'expression de mes meilleurs sentiments.

ALBERT JOUNET

Directeur de *La Résurrection*.

Le Merveilleux

DANS

« l'Affaire des Poisons »

Cette terrible *Affaire des Poisons*, que M. Victorien Sardou vient de mettre à la scène, est infiniment curieuse au point de vue occultiste. Au milieu des splendeurs du Roi-Soleil, c'est — soudainement entrevu — tout un sinistre grouillis d'êtres de ténèbres, sorcières, alchimistes, magiciens. « Ils étaient plus de quatre cents dans Paris, qui perdaient bien du monde, et des gens de toute condition », confesse l'une des sorcières, Marie Bosse.

L'alchimiste était, aussi, faux-monnayeur; les sorcières cumulaient avec leur magie noire les métiers d'entremetteuses, de sages-femmes, c'est-à-dire de « faiseuses d'anges », de marchandes de fards, de philtres et de poisons; mais c'était « la diablerie » qui faisait le fond du commerce. On commençait par la divination, avec des procédés innocents. Une

femme s'installait dans un quartier, comme La Fontaine nous le montre, dans sa fable des *Devineuses* :

... On l'allait consulter sur chaque événement.
Perdait-on un chiffon, avait-on un amant,
Un mari vivant trop au gré de son épouse,
Une mère fâcheuse, une femme jalouse ?
Chez la Devineuse on courait.

La devineuse commençait par vous lire dans la main, magie simplette. Mais une fois qu'elle avait pris cette main, elle ne la lâchait plus et entraînait sa cliente au fond de l'abîme. Presque toutes ces sorcières de quartier étaient en rapport entre elles, et ressortissaient de la cour diabolique de la Voisin.

« On ne fera jamais mieux, dit Marie Bosse, que d'exterminer ces sortes de gens qui regardent à la main, parce que c'est la perte de toutes les femmes, tant de qualité que des autres ; que la devineresse connaît bientôt quel est leur faible et que par là elle sait les prendre et les mener où elle veut ». La Voisin dit aussi que « l'on ne saurait mieux faire que de rechercher tous ceux qui regardent à la main ; que l'on entend dans ce commerce d'étranges choses ; que lorsque les galanteries n'allaient pas bien, les empoisonnements étaient pratique courante ; que certains d'entre eux étaient payés jusqu'à 10.000 livres ». (C'est 50.000 francs de notre monnaie.) Même déclaration de la Leroux et du magicien Lesage, principal collaborateur de la Voisin. « Il est d'une extrême conséquence, avoue-t-il, de pénétrer ces malheureuses pratiques et de savoir ce mystère d'iniquité qui est entre tous ceux qui disent se mêler de trésors, de poudres de protection et autres choses semblables, mais qui entretiennent leur commerce par bien d'autres moyens ; les avortements et autres crimes sont de plus grands trésors que la pierre philosophale et la bonne aventure ; les gens qui s'adressent à ceux de la cabale traitent ordinairement de l'empoisonnement d'un mari, de celui d'une femme, d'un père et même quelquefois d'enfants à la mamelle... Ces malheureux (les magiciens et les devineresses) s'étaient attiré les protections les plus puissantes, en sorte qu'ils agissaient avec la plus grande assurance et presque en liberté ».

Ce que l'on demandait le plus aux sorcières, c'était de dévoiler l'avenir et de découvrir un trésor. Pour forcer « l'Esprit » à dévoiler le trésor, le sacrifice d'un enfant nouveau-né était indispensable.

M. Ravaisson, qui, dans ses *Archives de la Bastille*, a publié les premiers documents sur l'affaire des poisons, écrit à ce sujet :

« Une femme, ordinairement une prostituée, sur le point d'accoucher, se faisait porter au milieu d'un cercle tracé sur le parquet et environné de chandelles

noires. Lorsque l'enfantement avait lieu, la mère livrait son fils pour le consacrer au démon. Après avoir prononcé d'immondes conjurations, le prêtre égorgeait la victime, quelquefois sous les yeux de la mère ; mais le plus souvent il l'emportait pour le sacrifier à l'écart, parce que, au dernier moment, la nature outragée reprenant ses droits, on avait vu ces malheureuses arracher leur enfant à la mort.

« D'autres fois, on se contentait d'égorger un enfant abandonné ; les devineresses n'en manquaient jamais : les filles imprudentes, les femmes légères les chargeaient d'exposer les fruits d'un amour illégitime ; elles avaient même des sages-femmes attitrées et fort occupées à procurer de fausses couches ».

La plupart étaient sages-femmes elles-mêmes, et surtout avorteuses. La Voisin avoua qu'elle avait brûlé dans le four qui était derrière son cabinet, ou enterré dans le jardin, plus de 2.500 enfants nés avant terme.

C'était une petite femme rondelette, assez jolie, avec des yeux noirs extrêmement perçants. Son mari avait été joaillier, puis boutiquier sur le pont Marie ; il fit de mauvaises affaires. Alors la Voisin (son nom véritable était Monvoisin) s'attacha à cultiver « la science que Dieu lui avait donnée ».

Elle avait appris « la physionomie et la chiromancie dès l'âge de neuf ans », dit-elle dans son interrogatoire. M. F. Funck-Brentano a retrouvé dans son dossier un « Traité de physionomie appuyé sur six inébranlables colonnes : 1° la sympathie entre l'esprit et le corps ; 2° les rapports entre les animaux raisonnables et irraisonnables ; 3° la diversité de l'un et de l'autre ; 4° la diversité des nations ; 5° le tempérament des corps ; 6° la diversité de l'âge. Et ne pas s'appuyer sur un seul signe, car souvent les hommes sont atteints de quelque défaut que la force de leur esprit, avec le secours de la grâce, peut assurément vaincre ».

Au moment de son arrestation, La Voisin gagnait de cinquante à cent mille livres par an. « Tous les matins, dès avant qu'elle fût levée, des gens l'attendaient dans son jardin, et, tout le reste du jour, elle avait encore du monde. Après cela, le soir, elle tenait table ouverte, avait les violons et se réjouissait beaucoup. »

Mais elle avait le cœur trop tendre, tout son gain s'en allait en fumée. Ses amants lui coûtaient beaucoup : au premier rang desquels le bourreau de Paris, André Guillaume, qui avait exécuté la Brinvilliers et qui faillit l'exécuter elle-même. Elle dépensa de grosses sommes à chercher la pierre philosophale et à poursuivre maint progrès scientifique ; car elle était fort crédule. Elle croyait même au pouvoir de sainte Ursule pour « rabonnir » les maris, et envoyait le

sien — brave homme, qu'elle empoisonnait de temps à autre à moitié, sans avoir le cœur d'aller jusqu'au bout, — faire neuvaine à la chapelle Sainte-Ursule, à Montmartre, pour se « rabonnir » et devenir moins indigne d'elle.

Enfin, la Voisin était fastueuse. Elle rendait ses oracles vêtue d'une robe et d'un manteau spécialement tissés pour elle, qu'elle avait payés 15.000 livres (c'est environ 75.000 francs d'aujourd'hui). Cette « robe d'empereur » faisait grand bruit dans Paris. Le manteau était de velours cramoisi, semé de deux cents cinq aigles « éployés à deux têtes, d'or fin », doublé de fourrures précieuses.

Le célébrant ordinaire de la messe noire, chez la Voisin, était un misérable prêtre défroqué, du nom de Guibourg, qui se prétendait bâtard de Montmorency. Il avait alors soixante-dix ans, le teint lie de vin, l'œil louché. Dans ces monstrueuses orgies, il sacrifia même les enfants qu'il avait eus d'une grosse fille rousse, sa compagne, nommée la Chantrain.

Lesage, autre auxiliaire de la Voisin (Adam Cœuret de son vrai nom), était un petit homme mal bâti, à perruque roussâtre, ordinairement vêtu de gris, avec un manteau de bourracan. Envoyé aux galères en 1667 pour pratiques démoniaques, il fut délivré en 1672 par le crédit de la Voisin et revint vivre près d'elle.

★★

Ce fut l'un de ces alchimistes, dont on entrevoit le groupe derrière les sorcières, et à qui M. Funck-Brentano consacre un si curieux chapitre (1), ce fut Vaneux qui amena chez la Voisin sa plus illustre cliente, Mme de Montespan. Brillant cavalier, ce « souffleur », qui était en même temps un satanique, avait des relations à la cour. On lit dans les notes de La Reynie, le lieutenant de police, sévère instructeur de l'affaire des poisons : « Vaneux s'était mêlé de donner des conseils à Mme de Montespan qui mériteraient de le faire tirer à quatre chevaux. »

Dès 1666, Mme de Montespan aspirait à l'amour du roi. Dès 1667, elle était en relations avec les magiciens et les sorciers pour tenter les moyens magiques de réaliser son rêve. M. Funck-Brentano nous la montre, à cette date, dans une petite chambre de la rue de la Tannerie, en compagnie de la Voisin, de Lesage et de l'abbé Mariette, prêtre de Saint-Sulpice. Ce dernier était un sorcier de bonne mine, grand, bien fait, le teint très blanc, les cheveux noirs. Revêtu des ornements sacerdotaux, il lisait un évangile sur la

tête de Mme de Montespan agenouillée et prononçait la conjuration suivante, dont le texte a été retrouvé dans un des interrogatoires de Lesage :

— « Je demande l'amitié du Roi et celle de Mgr le Dauphin; qu'elle me soit continuée; que la Reine soit stérile, que le Roi quitte son lit et sa table pour moi, que j'obtienne de lui tout ce que je lui demanderai pour moi, mes parents; que mes serviteurs et domestiques lui soient agréables; chérie et respectée des grands seigneurs, que je puisse être appelée aux conseils du Roi, et savoir ce qui s'y passe, et que cette amitié redoublant plus que par le passé, le Roi quitte et ne regarde la Vallière; et que, la Reine étant répudiée, je puisse épouser le Roi. »

Au commencement de 1668, Mariette et Lesage eurent l'audace de recommencer leurs sortilèges à Saint-Germain, au château même, dans l'appartement de Mme de Thianges, sœur de Mme de Montespan.

Peu après, le rêve de Mme de Montespan se réalisa, comme on le sait. Elle fut aimée du roi, et la faveur de Mme de la Vallière déclina avec rapidité. Le premier des sept enfants que Mme de Montespan eut du roi naquit en 1669. Ce résultat n'était pas fait pour diminuer sa confiance dans les manœuvres démoniaques.

Un incident dont les conséquences pouvaient être terribles troubla ce bonheur tant désiré. C'était la Voisin qui avait procuré à Mariette et à Lesage la fructueuse clientèle de Mme de Montespan. Ils eurent l'ingratitude de s'adresser à sa concurrente, la Duvergier. La Voisin, exaspérée, fit du bruit. Le roi, ayant eu avis que ces gens-là commettaient des impiétés, les fit mettre à la Bastille. Ils furent traduits devant le Châtelet; et les chroniqueurs de la cour ne tentèrent, sans en deviner le motif, que Mme de Montespan, à cette époque, quitta brusquement Paris. Son nom ne fut par prononcé, mais Lesage fut condamné aux galères et Mariette à la détention perpétuelle.

On sait quel éclat eut la faveur de Mme de Montespan. Pendant les trois premières années, il ne semble pas qu'elle ait eu besoin, pour la conserver, d'autre magie que la magie de sa beauté et de son charmant esprit. C'est en 1672, à la suite de fureurs jalouses (Mme de Sévigné les raconte longuement), que Mme de Montespan reprit avec la Voisin des rapports qui ne devaient plus cesser jusqu'à la catastrophe.

« Toutes les fois que Mme de Montespan craignait quelque diminution aux bonnes grâces du roi, — déposa Marguerite Monvoisin, fille de la sorcière, — elle donnait avis à ma mère, afin qu'elle y apportât

(1) *Le Drame des Poisons*, par Funck-Brentano. Hachette.

quelque remède ; et ma mère avait aussitôt recours à des prêtres par qui elle faisait dire des messes et donnait des poudres pour les faire prendre au roi... » Dans ses poudres « de sympathie », composées d'après diverses formules cabalistiques, il entraînait des cantharides, de la poudre de taupes desséchées, du sang de chauves-souris, et d'autres choses encore, plus délicates à énumérer. On en faisait une pâte qui était sacrilègement placée sous le calice, pendant le saint sacrifice de la messe, et bénit au moment de l'offertoire. Ces poudres, on a pu le constater par le journal du médecin de Louis XIV, donnaient de violents maux de tête au roi. C'était, semble-t-il, par l'intermédiaire de Duchesne officier du gobelet, ancien domestique de Mme Montespan, que ces poudres étaient versées.

Chose plus singulière, que le rapport des dates établit d'une manière indubitable : le procédé magique réussit *toujours*. Chacune de ses rivales ne fit que passer ; elle en triomphait, et sa faveur renaissait chaque fois plus éclatante. Les lettres de Mme de Sévigné, très attentive à ces drames de cour, constatent chaque fois ces victoires... Au milieu de ces alternatives d'inquiétudes et de triomphes, la marquise était agitée, fiévreuse, cherchant à s'étourdir, jouant un jeu effrayant. Le jour de Noël 1678, elle perdit 700 000 écus (quatre millions environ de notre monnaie). Personne ne devinait la griffe noire que la favorite, au milieu des splendeurs de la cour, sentait posée sur son épaule éblouissante et qui la faisait frissonner...

Plus tard, après la catastrophe, après la pénitence que s'imposa l'altière marquise — pénitence admirable, cet esprit passionné s'emporta dans la pénitence comme il s'était emporté dans le mal, — la même terreur superstitieuse la hanta. Elle payait plusieurs femmes pour la veiller ; elle couchait tous ses rideaux ouverts, toutes les bougies allumées. On devine quelle sombre apparition redoutait l'ancienne cliente de la Voisin.

Avertie de sa mort par un pressentiment, elle s'y prépara avec une piété, une humilité et une sérénité admirables. Le roi ne pardonna pas, puisqu'il interdit à ses enfants de porter le deuil de leur mère ; mais on peut croire que Dieu avait pardonné.

GEORGES DE CÉLI.

Nous prévenons nos lecteurs qu'on peut s'abonner SANS FRAIS et directement à l'*Echo du Merveilleux* dans tous les bureaux de poste.

Une Maison « hantée » en Seine-et-Oise

Notre directeur a reçu la lettre suivante, qui confirme ses prévisions :

1^{er} décembre 1907.

Cher Monsieur Mery,

Si j'ai attendu un peu pour vous écrire, c'est que je désirais vous renseigner exactement. Mon intention était de le faire dans les premiers jours de cette semaine.

Il y a huit jours, après votre aimable visite, nous avons avancé l'heure de notre souper pour avoir le temps de faire l'expérience que vous nous aviez conseillée avec la table. Nous nous sommes servis de la petite table carrée et nous sommes enfermés dans la cuisine, à la chaleur.

A peine avions-nous posé les mains dessus qu'elle se mit à sauter, elle n'arrêtait pas.

Le système de questions par ordre alphabétique dont vous nous avez parlé n'étant pas assez connu par nous, la jeune fille interrogea par nombre de coups donnés.

Veuillez juger si une question qui vous intéresse est exacte. Après avoir demandé diverses choses pas très sérieuses, Blanche dit : « Il est venu du monde me voir, combien étaient-ils ? » La table frappa deux coups. En conversation, vous nous aviez dit être père de famille. Blanche demanda : « Le monsieur qui est venu tantôt, combien a-t-il d'enfants ? » La table se souleva trois fois. Est-ce exact ? Elle dit aussi : « Je suis sortie cette semaine, à combien de gares d'ici ? » La table frappa quatre fois. Nous comptâmes les stations. Il y en avait bien quatre.

Mes parents ayant peur que cela ne fatigue Blanche, on la pria de s'arrêter.

Elle partit dimanche dans la matinée, et, depuis, j'attendais pour avoir au moins deux ou trois lettres d'elle avant de vous écrire.

J'en ai reçu deux depuis, dans lesquelles elle nous dit qu'aucun bruit semblable à ce qui se passait ici ne s'est produit là où elle est.

Quant à nous, la dernière nuit qu'elle a passée chez nous, cela a encore pompé dans les fenêtres, mais moins fort qu'à l'ordinaire.

Et depuis son départ, soyez persuadé, cher Monsieur Mery, que nous n'avons absolument rien entendu, pas le moindre craquement, ni la moindre des choses, la vaisselle ne se décroche plus. Jamais nous n'avons si bien dormi ; il ne nous reste plus qu'une certaine appréhension, qui nous a été communiquée par la

peur que nous avons eue pendant six semaines.

Veuillez recevoir, cher Monsieur, l'expression de tous nos meilleurs sentiments et nos remerciements.

M^{me} R...

UN CAS DE CLAIRVOYANCE

Etudié par le professeur William James

Le dernier volume des *Proceedings* de la nouvelle Société américaine pour les recherches psychiques est particulièrement intéressant. Il contient, entre autres choses, une étude bien documentée du professeur William James, l'éminent psychologue, sur un cas de découverte du corps d'une personne noyée, suivant les indications données par un clairvoyant. Ce cas lui a été d'abord rapporté par le docteur Harris Kennedy, de Roxbury, un cousin de sa femme. Il devait déjà être publié en 1899; mais le docteur Kennedy (dont le frère habitait Lebanon, lorsque se produisirent les événements en question) recueillit les dépositions des témoins quand le cas était encore tout frais; le retard dans la publication n'a pas modifié les données qui avaient été alors obtenues. Voici textuellement le récit du docteur Kennedy :

« Le lundi 31 octobre 1898, Mlle Bertha Huse quitta sa maison à Enfield (New-Hampshire), à 6 heures du matin, avant que les autres membres de sa famille se fussent levés et se dirigea vers le pont Shaker. En cours de route, elle a été rencontrée par différentes personnes; elle a même été vue par une personne sur le pont. Sa famille, ne la voyant pas rentrer, organisa des recherches, et durant une grande partie de la journée 150 hommes environ parcoururent les bois et les rivages du lac, mais en vain. M. Whitney, propriétaire d'un moulin à Enfield, envoya alors chercher des scaphandriers à Boston, qui arrivèrent avec leurs appareils. Un scaphandrier, appelé Sullivan, travailla dans le lac pendant la plus grande partie du mardi et la matinée du mercredi, sans résultat.

« Le mercredi soir, 2 novembre, Mme Titus, de Lebanon (N. H.), village situé à 4 milles et demi environ d'Enfield, pendant qu'elle sommeillait après son souper, attira l'attention de son mari, qui était assis à côté d'elle, par son agitation et par son air épouvanté. Il lui adressa la parole, mais elle ne répondit pas, et il fallut qu'il la secouât pour la réveiller. La première chose qu'elle lui dit alors fut : « Pourquoi m'avez-vous dérangée ? J'allais justement trouver le cadavre ». Quelque temps après, elle dit à son mari : « Si j'ai une contenance bizarre au cours de la nuit, ou que je

crie, ou que je vous paraisse fort agitée, ne me réveillez pas; laissez-moi dans cet état ». En effet, au cours de la nuit, M. Titus fut réveillé par la voix de sa femme. Il se leva alors, alluma une lampe et attendit, obéissant ainsi à ses instructions. Quelques instants après, Mme Titus, sans se réveiller, parla à peu près ainsi :

« Elle a suivi le chemin qui mène au pont, et après l'avoir parcouru en partie, elle s'arrêta sur cette poutre qui fait saillie hors du pont et qui était couverte de verglas. Elle s'arrêta là, indécise, en songeant s'il lui convenait davantage de se jeter à l'eau à cet endroit ou bien dans l'étang qui se trouve sur la colline. C'est à ce moment qu'elle glissa, tomba à la renverse et alla s'engouffrer sous la charpente du pont. Vous l'y trouverez encore, la tête en bas; vous ne pourrez voir que l'un de ses caoutchoucs qui sort de la charpente.

« Le lendemain matin, sur la recommandation de sa femme, M. Titus alla trouver M. Ayer, un employé de la Mascoma Flannel Co, à Lebanon, et lui demanda de lui accorder un jour de congé pour pouvoir aller avec sa femme au pont Shaker, à Enfield. Il raconta alors toute l'histoire à M. Ayer, et puis à M. W.-R. Sunderlin, ainsi qu'à certaines autres personnes de Lebanon, avant d'aller avec sa femme à Enfield où il en parla à d'autres personnes encore, et finalement demanda à M. Whitney, qui avait pris dès le début la direction des recherches, le priant de les accompagner, sa femme et lui, à l'endroit que sa femme désirait examiner.

« Lorsqu'ils arrivèrent au pont, Mme Titus lui indiqua un certain endroit où elle dit qu'on trouverait le cadavre dans la position indiquée plus haut.

« M. Whitney, qui se trouvait là avec un grand nombre d'autres personnes, manda le scaphandrier qui avait travaillé dans cette localité la veille. Quand il fut arrivé, Mme Titus lui indiqua l'endroit où elle disait se trouver le corps : « J'ai déjà cherché là hier, dit M. Sullivan, et je n'ai rien trouvé ». Elle répliqua : « Oui, vous avez cherché *là* et *là* (en indiquant certains points); mais non pas *là*, et si vous l'aviez fait, vous n'auriez vu que le caoutchouc de son soulier qui sort de la charpente ». Pour la satisfaire, le scaphandrier revêtit son appareil et descendit à l'endroit indiqué. Après une ou deux minutes, on vit apparaître à la surface de l'eau le chapeau de la décédée; quelques instants après, le scaphandrier lui-même sortit de l'eau en portant le cadavre. « Je n'ai pas regardé à cet endroit hier, dit-il, parce que les branches et les débris formaient une couche si épaisse que je n'y pouvais rien voir; en effet, tout ce que je pouvais atteindre était le caoutchouc qui sortait de la charpente ».

« On affirme que la grand'mère de Mme Titus était douée de facultés semblables, mais il ne résulte pas que Mme Titus ait jamais eu la prétention d'être clairvoyante; en tout cas, elle n'a jamais spéculé sur ses travaux et n'a jamais cherché à se procurer de la notoriété par ces moyens. Le lendemain, 4 novembre, Mme Titus était malade ».

M. W. James publie ensuite les témoignages qui ont été recueillis par le docteur Kennedy, quelques jours après l'événement.

C'est d'abord M. J.-C. Ayer qui raconte la visite que lui fit M. Georges Titus pour lui demander son congé. Il confirme que ce dernier lui raconta alors le rêve de sa femme, en ajoutant que Mlle Bertha Huse n'avait pas eu l'intention de commettre un suicide. M. Ayer avait la direction du personnel du moulin et connaissait aussi bien M. Titus que la sœur de la jeune fille noyée; tous les deux travaillaient au moulin.

M. W.-R. Sunderlin, lui aussi employé au moulin, raconte à son tour la demande de congé faite par M. Titus, qui la motiva en racontant la vision de sa femme. Le témoin ne put s'empêcher de rire, mais comme M. Titus insistait, il lui conseilla d'aller trouver M. Whitney qui s'intéressait à cette affaire. M. Whitney sourit à son tour en entendant raconter cette histoire, mais se prêta de bonne grâce aux recherches. Le témoin assista à la découverte du corps.

Le rapport de M. Georges Titus mérite d'être rapporté d'une manière plus étendue, parce qu'il contient la description de toutes les phases de la vision de sa femme.

« Le dimanche 30 octobre, Mme Titus me dit : « Georges, quelque chose d'épouvantable est sur le point de se produire; je ne sais pas encore de quoi il s'agit, mais je ne tarderai pas à le connaître ». Le lundi 31, à 6 h. 40 du matin, comme j'allais partir pour le moulin, ma femme me dit : « Cela est arrivé ».

« Dans l'après-midi, j'e dis à ma femme que Mlle Huse (sœur de celle qui s'est noyée) avait été rappelée chez elle pendant le travail et que sa mère était peut-être malade; c'est du moins ce que pensait quelqu'un au moulin. Ma femme dit : « C'est quelque chose de mauvais, je le sens ».

« Le soir, nous apprîmes que la jeune fille avait disparu.

« Le mardi 1^{er} novembre, Mme Titus parla de la chose et dit : « La jeune fille se trouve dans le lac. »

« Le mercredi 2, vers 7 heures 30, après avoir lavé la vaisselle, Mme Titus était assise dans son fauteuil. Je lui adressai trois fois la parole à voix basse et une quatrième fois sur un ton plus élevé, et elle se réveilla. « Georges, pourquoi ne m'avez-vous pas laissée tran-

quille : au matin j'aurais pu dire où se trouvait la jeune fille et tout ce qui s'y rapporte. »

« Elle se leva alors et marcha dans la maison avant de se coucher, ce qui eut lieu entre 8 h. 30 et 9 heures. Après avoir causé un instant, nous nous endormîmes tous les deux.

« A 11 heures du soir, je me réveillai. Elle causait en dormant avec le scaphandrier, et me touchait en disant : « Elle n'est pas tombée ici, mais plus loin, à gauche. » Elle me pria ensuite de la laisser seule.

« A minuit 15, elle tomba de nouveau dans une transe qui dura jusqu'à 1 heure. J'allumai une lampe; je l'observai et je causai avec elle d'une voix très basse; quand je lui parlais de l'affaire, elle répondait, mais n'entendait pas lorsque je l'entretenais d'autre chose. Elle dit quelque chose au sujet de *froid*, et je lui demandai alors : « Vous avez froid, Nellie ? » Elle me répondit : « Oh ! oh ! j'ai terriblement froid. » J'attribuai cela à la jeune fille noyée.

« Le matin, elle déclara qu'il était de son devoir d'aller au pont à Enfield, et je demandai à M. Ayer la permission de m'y rendre... »

M. Titus raconte ensuite la scène de la découverte du cadavre sans apprendre aucun détail nouveau. Il dit seulement que lorsque le scaphandrier sortit de l'eau, il déclara avoir moins peur de la femme qui était tombée à l'eau que de celle qui se trouvait sur le pont.

Il ajouta que Mme Titus lutte ordinairement contre ses trances, parce qu'elle se trouve ensuite indisposée pendant quelque temps. Elle n'avait jamais vu la jeune Huse et n'avait eu aucun rapport avec elle. Sa mère avait des facultés semblables, mais elle écrivait. Certains jours, elle ne pouvait rien écrire du tout, d'autres fois elle écrivait énormément. Mme Titus n'a aucun contrôle sur la transe, qui vient malgré ses efforts pour l'éviter.

M. Whitney dit ne pouvoir pas ajouter grand chose à ce qui a été dit au sujet de cet événement. Dans une lettre qu'il a écrite à M. Kennedy, nous trouvons toutefois que le pont dont il s'agit traverse le lac Muscoma; il a une longueur d'une huitième partie d'un mille. Mme Titus indiqua au scaphandrier très exactement la place qu'occupait le cadavre. « Tout ce que je puis ajouter, c'est que Mme Titus ne connaissait certainement pas les circonstances de l'accident, puisqu'elle n'avait pas été à Enfield, où celui-ci se produisit, depuis deux ou trois ans. »

De la déposition du scaphandrier Sullivan, on apprend que, pendant qu'il cherchait dans le lac, les habitants des alentours, persuadés que la jeune fille devait avoir pris le chemin des bois, les parcouraient

en tous sens. Il se rappelle que Mme Titus marcha sur le pont, alla à un endroit et dit : « Cet endroit ressemble à celui que j'ai vu dans ma trance » ; mais, après un instant d'hésitation, elle ajouta : « Non, pas exactement » ; elle alla un peu plus loin et s'arrêta à un autre endroit en disant : « Celui-ci ressemble beaucoup à celui que j'ai vu la semaine dernière ». Elle s'arrêta là, en regardant la charpente du pont, pendant un peu plus de vingt minutes. Enfin, elle déclara être sûre que c'était bien là l'endroit recherché.

M. Sullivan continue en racontant comment il descendit dans l'eau ; il était encore sur l'échelle, tâchant d'écarter les débris qui se trouvaient au milieu de la charpente du pont, quand sa main toucha quelque chose qu'il reconnut être un pied. Comme la voyante lui avait dit que seulement le pied de la noyée ressortait de la charpente, il fut très impressionné. « C'est mon affaire de trouver les cadavres dans l'eau, dit-il, et ils ne me font pas peur, mais dans ce cas, j'avais peur de la femme qui était sur le pont. Je me demandais : Comment une femme quelconque peut venir de 4 milles de distance pour me dire où je vais trouver ce corps ? Je touchai mieux et je constatai que c'était certainement un corps humain. Il gisait dans un trou profond, la tête en bas. Il faisait si noir que je ne pouvais rien y voir. Je ne pouvais agir que par le toucher. »

Après avoir donné des détails sur les opérations de sauvetage du corps, le scaphandrier raconte que M. Withney lui demanda ce qu'il en pensait, et qu'il lui répondit : « Je ne pense pas, je suis abasourdi. »

M. Sullivan dit que le cadavre se trouvait à une profondeur de 18 pieds (6 mètres). Il faisait si noir à cet endroit qu'il était impossible à qui que ce soit d'y rien voir. « Il faut que Mme Titus ait vu le corps, tel qu'il se trouvait dans l'eau, puisqu'elle en a décrit la position, comme elle avait d'abord indiqué l'endroit où il se trouvait ; personne ne pouvait savoir cela sans avoir vu le corps, puisque celui-ci gisait au fond du lac. Si vous me demandez comment Mme Titus a pu le voir, je vous répondrai que je n'en sais rien ; mais si vous me demandez si j'y crois, eh bien, je vous dirai que j'ai été convaincu contre ma volonté. Mais si un cas semblable devait se produire et si on ne parvenait pas à trouver le cadavre, j'adresserais les chercheurs à Mme Titus, qui le trouverait. »

M. Sullivan fut, depuis, soumis à une espèce d'interrogatoire au Bowditch Club, composé par les assistants et les plus jeunes professeurs de l'Ecole de médecine de Harvard. Il confirma ses déclarations, en ajoutant certaines explications dont il résulte d'une manière plus nette qu'il était impossible de voir du

pont le cadavre, et même l'endroit où le cadavre gisait.

Il paraît qu'à six heures du matin, « la femme du maréchal-ferrant », qui se trouvait dans un endroit d'où l'on pouvait voir le pont, constata la présence d'une femme sur celui-ci. Cette femme n'a pas été questionnée par le Dr Kennedy. Le scaphandrier causa avec elle, et voici ce qu'il en dit :

D. — Était-ce une femme intelligente ?

R. — Elle me sembla telle.

D. — Elle ne vit pas la femme tomber à l'eau ?

R. — Non ; elle dit seulement l'avoir vue sur le pont, ou elle croit que c'était elle. Elle vit sur le pont une femme ; c'est tout ce que je puis dire.

Le professeur William James discute ensuite le cas et trouve qu'il peut être interprété de trois manières différentes, si on ne veut pas avoir recours à une hypothèse supernormale :

1° La théorie des traces des pieds. — Il paraît qu'il y avait un peu de verglas dans cette fatale matinée du lundi, et que les traces des pieds de la jeune fille étaient visibles depuis son habitation jusqu'au pont et sur celui-ci jusqu'à une distance qui n'est pas précisée. L'un des membres du Bowditch Club dit à ce propos : « Je pense que l'importance du cas est terriblement affaiblie par la circonstance que ces traces de pieds ont été vues, et par celle que la jeune fille a été vue sur le pont. Si vous pouvez prouver qu'elle a été vue à un certain point sur le pont avant de disparaître, il n'est pas difficile d'en conjecturer qu'elle est tombée là-bas. On peut supposer que la femme qui vit Miss Huse sur le pont connaissait Mme Titus. Il y a des personnes qui ont un pouvoir d'observation que les autres ne possèdent pas. Mme Titus, avec une puissance particulièrement subtile d'observation, peut avoir appris quelque chose qui échappe aux autres. »

« Si cela signifie — écrit M. W. James — que les traces de pieds et la femme du maréchal fournirent à Mme Titus des données que cette femme compléta par une puissance subtile d'imagination ou d'observation, de manière à établir la position exacte du corps dans l'eau, alors nous devons considérer qu'il s'agit là d'un miracle mental aussi extraordinaire que la « clairvoyance ». Les traces de pieds n'avaient évidemment pas amené à un endroit du pont qui permit de conjecturer où la jeune fille s'était arrêtée, puisque les habitants des alentours connaissaient l'existence de ces traces, et malgré elles, cherchèrent la jeune fille dans les bois. Dans son interrogatoire, le scaphandrier, questionné pour savoir s'il aurait pu maintenant indiquer l'endroit exact du pont où la jeune fille était tombée, répondit : « Je ne le crois pas ». Si le scaphan-

drier qui avait été à cet endroit était si incertain, il est encore moins probable que Mme Titus pût indiquer exactement l'endroit en se basant uniquement sur une vague description fournie par le bruit public.

2° Ceci nous amène à la seconde théorie naturaliste : — Mme Titus peut avoir été présente à l'accident. Comme la femme du maréchal, elle peut s'être trouvée près du pont au moment de l'accident, et avoir vu ce qui arrivait. Alors elle serait rentrée chez elle et, avec la complicité de son mari, elle aurait organisé l'histoire de la trance. L'affirmation de son mari, que Mme Titus se trouvait chez elle quand l'accident se produisit, ne prouve autre chose que sa complicité avec sa femme. On fit remarquer tout cela à M. Sullivan qui répondit simplement : « Fort bien, mais comment pouvait-elle alors connaître la position exacte du cadavre au fond de l'eau ? »

3° Enfin, Bertha Huse, étant déterminée à se suicider, peut avoir confié à Mme Titus son intention et la manière dont elle voulait mettre à exécution son dessein, ou directement, ou au moyen de sa sœur, qui travaillait à Lebanon, et que Mme Titus connaissait probablement. Cette troisième hypothèse est psychologiquement encore plus improbable que les deux premières. La circonstance de la précision des indications données par la clairvoyante vient se placer aussi contre cette hypothèse. Voici quelques passages de l'interrogatoire du scaphandrier :

D. — Vous pensez que Mme Titus a indiqué presque l'endroit exact où le corps a été trouvé ?

R. — Cela est certain. Sans elle, le corps n'aurait pas été trouvé.

D. — Vous dites qu'il faisait trop noir dans l'eau pour pouvoir le découvrir ?

R. — C'était une obscurité complète. L'eau est claire, mais la charpente du pont empêche la lumière.

D. — Vous l'avez trouvée la tête en bas et les pieds en haut presque à l'endroit exact que Mme Titus vous avait indiqué ?

R. — Elle ne s'est pas trompée d'un pouce.

Il est évident que c'est l'exactitude de la description qui avait le plus frappé Sullivan, surtout que, comme il le remarqua, les corps humains tombés à l'eau prennent généralement la position horizontale.

« Il était donc évident, dit William James, qu'aucune de ces trois explications naturalistes n'a la moindre probabilité d'être fondée. Un lecteur qui n'admettrait absolument pas l'hypothèse de la clairvoyance devrait plus facilement supposer un cas exceptionnel de hasard. J'en connais moi-même quelques cas *raris-simi*; mais les faits de clairvoyance de différentes natures et de différents degrés qui ont été recueillis

dans les *Annales* de la Société de la S. P. R. rendent, à mon avis, absurde le *non possumus* scientifique. Il y a, par exemple, un cas presque identique dans le volume XI, page 383, où les cadavres de deux enfants noyés appelés Mason ont été trouvés dans le lac Cochihuate, près de Natick, Mass., d'après les indications données par une clairvoyante de Boston, du nom de Mme York. Un autre cas semblable se trouve à la page 389 du même volume.

« Mon opinion sur le cas Titus est donc qu'il constitue un solide argument en faveur de l'admission d'une faculté supernormale de voyance — quelle que soit la signification précise que l'on peut attacher à ce mot. »

(Traduit des *Proceedings of the American Society for P. R.* par les *Annales des Sciences psychiques*.)

Les Prophétesses d'Antinoë

M. Albert Gayet, le savant archéologue auquel on doit la découverte des nécropoles d'Antinoë, a fait, l'autre jour, dans la salle du musée Guimet, une intéressante conférence sur « les Prophétesses d'Antinoë ».

Selon l'idée primordiale des Egyptiens, antérieure même à leur conception plus spiritualiste de l'âme, il y avait dans l'individu une personnalité survivante.

Le jour des funérailles, dans une chapelle consacrée, le corps du défunt repose, à l'état de momie, qui va gagner bientôt sa demeure souterraine. Il est essentiel de pourvoir, sans retard, à son avenir, car le sort du Double reste intimement uni à celui de la momie qui peut être profanée, détruite, qui peut se décomposer, ce qui amènerait l'anéantissement du double.

Le prêtre, assis sur un tabouret, la tête recouverte d'un voile, appelle, par deux fois, l'âme du défunt : « *Habitant de la tombe ! Habitant de la tombe !* » Le double apparaît, projeté sur un mur ou sur un écran. On l'enveloppe d'un voile et on le transporte sur la statue du mort qui devient son support.

Le défunt continue d'habiter le tombeau, mais, en cas d'accident, il pourra venir se poser sur l'un de ses supports, car, pour rendre vains et inoffensifs toute mutilation, tout enlèvement, toute destruction qui seraient fatals au double, on lui ménage dix, vingt, cent supports : minuscules effigies que l'on peut dissimuler dans un coin, emporter dans sa poche, colossales statues taillées à même la montagne et qu'on ne peut enlever.

Ce sont ces statues qu'interrogent les prophé-

tesse. Elles sont en effet devenues vivantes, animées et elles répondent, par un geste ou par des paroles, aux questions qu'on leur pose. On les consulte dans toutes les circonstances de la vie, et pour vaincre le Destin, pour déjouer les puissances mauvaises, il n'y a plus qu'à leur obéir.

Des projections illustrèrent cette savante et pittoresque conférence.

NOTRE COURRIER

QUESTIONS

Dans la prophétie de l'abbé Souffrand, rééditée naguère ici même par M. de Novaye, il y a des mots latins entre parenthèses : son auteur l'aurait-il écrite d'abord en latin ? ou y a-t-il mêlé des traductions d'anciennes prophéties, afin de pouvoir, par modestie, laisser entendre qu'il ne parlait pas en son propre nom ? L'abbé Torné dit, dans son almanach pour 1873, que M. le général de Charette lui aurait affirmé : l'abbé Souffrand s'est inspiré de Nostradamus. Mais le texte des Centuries est français. Que faut-il en penser ?

UN CATHOLIQUE.

En ces derniers temps, le cœur de sainte Hélène, celui de sainte Chantal, dont parlent les Voix prophétiques de l'abbé Curieque, et celui de Thomas Martin, ont-ils présenté des apparences particulières ?

UN AMATEUR D'OCCULTE.

Le chiffre fatidique de Napoléon III n'est-il pas 17 ? En effet, le millésime de sa naissance (1808), celui de la naissance de sa femme (1826), celui de leur mariage (1853), celui de l'année où fut proclamée la déchéance de l'Empire à Bordeaux (1871), donnent chacun 17 par l'addition de leurs chiffres ; et si à 1852 (dont la somme est 16) vous ajoutez 17, vous trouvez 1869, dernière année de l'Empire, qui tomba en 1870 (dont la somme est encore 16).

UN ABONNÉ.

Claude Lambersan, dont a parlé M. de Novaye dans cette revue, le 15 septembre 1905, a-t-il eu une nouvelle révélation en 1906 ?

UN ABONNÉ DE 1897.

Un horoscope des prétendants, s, v, p, ?

UN CURIEUX.

RÉPONSE

Une voyante de Tarragone a prédit le triomphe futur de la République en Espagne et en Italie, au temps de la grande crise. (A. Peladan : Dernier mot des prophéties, 1881. t. II, p. 258. — Rapprocher ceci des textes de Palma et d'un personnage militaire, cités par M. de Novaye dans son livre Demain ?...)

UN CATHOLIQUE.

LES GYPSIES MODERNES

Madame de Poncey

J'ai parlé plusieurs fois, ici-même, de cette intéressante devineresse, mais il paraît que les lecteurs ne sont pas encore satisfaits, puisque l'un d'entre eux m'écrivait dernièrement :

« C'est très bien de nous présenter de nouvelles gypsies ; mais pourquoi oublier totalement les anciennes ? Justement, par la longue connaissance, elles sont devenues presque nos amies, et nous, qui sommes éloignés de Paris, nous aimerions à savoir ce qu'elles deviennent, si elles ont conservé leurs facultés divinatoires, et les nouvelles preuves qu'elles en ont données. »

Mon lecteur prenait comme exemple Mme de Poncey, qui lui avait paru un excellent médium, et dont je n'avais rien dit, depuis au moins un an, m'assurait-il.

J'ai pensé que l'avis de ce lecteur était celui de beaucoup d'autres, et, reconnaissant mes torts, je suis allée voir Mme de Poncey.

Dans le salon d'attente — au 191 du faubourg Saint-Honoré, car Mme de Poncey a changé de domicile — j'eus la bonne fortune de rencontrer Mme M. T..., une aimable jeune femme, entrevue une heure, l'hiver dernier, dans un salon aussi.

Je savais que Mme M. T... avait souvent expérimenté la lucidité de Mme de Poncey. Je tentai une interview de ce côté ; volontiers la jeune femme s'y prêta.

« — Voilà trois ans, à peu près, me dit-elle, que je connais Mme de Poncey. La première fois que je la vis, c'était chez le docteur D. Celui-ci, ayant remarqué les qualités instinctives de la médium, et aussi sa faculté de déboulement, entraînait le sujet par des expériences souvent répétées, vers une lucidité plus nette.

« Ce soir-là, il y avait plusieurs personnes qui entouraient et interrogeaient le sujet endormi. Moi, j'étais demeurée silencieuse, suffisamment intéressée par les expériences d'autrui, quand, brusquement, Mme de Poncey se tourna vers moi, et, me fixant avec des yeux étranges, me dépeignit mon mari, qu'elle ne connaissait pas, qu'aucune des personnes présentes ne connaissait. Les détails étaient si parfaitement exacts, que je fus très impressionnée, mais mon émotion grandit encore, quand la visionnaire m'entretint de son caractère, si étrange, si fantasque, qui lui est bien particulier.

« Mme de Poncey vit encore ma belle-mère — morte depuis — très malade alors. Un petit détail qui dépeint combien grande était, en cette circonstance, la lucidité du sujet, c'est qu'après m'avoir décrit la malade, Mme de Poncey fit cette réflexion : — Oh ! comme ça sent l'éther autour d'elle ! Ma belle-mère usait, en effet, beaucoup de ce médicament, et l'air de la chambre était imprégné de son odeur particulière ».

Mme M. T... s'interrompt pendant quelques instants, rappelle ses souvenirs, puis reprend :

« Voici un autre fait : — Un jour, sans rendez-vous, je rencontrai Mme de Poncey qui, comme moi, se rendait à une conférence du docteur Papus. Lorsqu'elle m'aborda je réfléchissais à un rêve étrange que j'avais fait la nuit précédente: Quelle ne fut pas ma stupéfaction d'entendre Mme de Poncey me raconter ce rêve qu'elle ne pouvait connaître, puisque je ne l'avais confié à personne. Vraiment, ce jour-là, je fus bouleversée.

Là, je crus devoir interrompre la narratrice :

— Madame, ce que vous me dites est intéressant. Mais une part de la parfaite lucidité de Mme de Poncey à votre égard, ne revient-elle pas à vous-même, car, je crois avoir entendu dire que vous aussi êtes une grande intuitive, et que facilement vous obtenez les phénomènes médiumniques?

— Je reconnais qu'en effet je serais un excellent sujet; mais je ne suis pour rien dans la lucidité de Mme de Poncey, puisqu'une amie, Mme d'O..., que je lui avais envoyée, et qui, n'ayant jamais été témoin de ces sortes d'expériences, était venue très sceptique, a quitté Mme de Poncey absolument certaine de sa lucidité. La médium était allée, *en esprit*, chez elle, lui avait décrit tout son appartement, s'était servie des mêmes gestes, des mêmes paroles que la personne sur laquelle mon amie l'interrogeait. Enfin, Mme de Poncey avait prédit à Mme d'O... un second mariage, invraisemblable alors, et qui cependant, aujourd'hui, est un fait accompli.

— Vraiment, madame, en présence de tous ces faits dont vous me certifiez l'authenticité, je crois que mon enquête sur la lucidité de Mme de Poncey est bien près d'être terminée. Car, vous me permettez, n'est-ce pas, de rapporter ces faits aux lecteurs de *L'Echo*?

— Oh! très certainement; seulement, par raisons familiales, ne donnez que les initiales de mon nom.

— C'est chose promise.

... Mon tour étant venu, je pénétrai dans le salon étrange et cabalistique de Mme de Poncey. La pythonisse, vêtue de blanc, me fit le plus aimable des accueils, malgré la rareté de mes visites, mais se refusa pourtant à toute interview sur les événements de 1908.

— Non, me dit-elle, je ne peux imiter mes collègues. Vous savez bien que ma médiumnité est spéciale. Les autres ont une base à leur voyance : cartes, bougie, épingles, etc..., moi, *pour voir*, je suis obligée de me dédoubler; de me rendre là où est la personne ou l'objet qui doit être le sujet de mes recherches. Pour l'année, où voulez-vous que j'aille? que mon esprit tente de s'avancer dans le futur? dans l'avenir? Non, n'ayant pour guide que mon imagination, je courrais trop de risques de n'obtenir d'autre résultat qu'une très grande fatigue. J'ai eu quelquefois la vision très nette d'un événement important de la vie des peuples; mais la vision a été spontanée, et non provoquée. — Je vous en prie, ne me forcez pas à répondre à votre interview; ce serait faire du charlatanisme.

Je m'inclinai devant la justesse de cette explication, et je passai avec Mme de Poncey une autre heure d'enquête non moins intéressante que la première — à prendre con-

naissance d'un volumineux dossier de lettres dans lesquelles les personnes ayant obtenu des faits de lucidité, de dédoublement, de guérisons par le magnétisme aidé de la double vue ont bien voulu rapporter ces faits et confirmer leur authenticité.

Je publierai les plus intéressantes de ces lettres dans le cours de l'année prochaine, forcée aujourd'hui de terminer ici cette enquête.

M^{me} LOUIS MAURECY.

1908 ET LES VOYANTES

Comme les années précédentes, nous avons tenu à recueillir les prédictions de nos modernes sybilles sur les principaux événements qui, d'après elles, marqueront l'an nouveau aussi bien dans notre pays que dans les pays voisins. Voici les résultats de cette enquête :

Chez Mme Germaine Bonheur

Lors de ma récente interview, je n'avais pas expérimenté la lucidité de la petite fille d'*Herla la Sorcière*. L'occasion s'en présentant avec les prédictions du nouvel an, je suis retournée au 59 de la rue Montmartre, et j'ai prié Mme Germaine Bonheur de bien vouloir lire le destin de l'année 1908.

— Comment voulez-vous que j'opère, me demande-t-elle, sommeil ou tarots?

— Tout à l'heure, une autre devineresse me donnera la consultation des tarots; voulez-vous me donner celle du sommeil?

— Mais, très volontiers.

Voici les paroles que j'ai recueillies des lèvres du sujet endormi :

« Les premiers mois de l'année 1908 seront marqués, en France, par une recrudescence d'opérations financières de tout premier ordre... »

« En Allemagne et dans les Etats-Unis, la crise actuelle dont ces pays souffrent s'accentuera encore : krachs et faillites sans nombre. Le marché français en subira le contre-coup fatal : la petite épargne sera éprouvée... »

«... Les affaires intérieures de notre pays, conduites avec prudence, n'offriront qu'un très faible intérêt... Les partis feront trêve, afin de ne pas entraver l'action du gouvernement au point de vue extérieur. »

«... L'année ne s'écoulera pas sans que la pacification du Maroc soit un fait accompli. »

«... Tout danger de guerre avec l'Allemagne sera écarté... à moins que la disparition soudaine du souverain austro-hongrois ne fasse naître, dans ce pays, en raison du conflit des nationalités, des troubles dont sa voisine pourrait être tentée de profiter. »

« — Mais, ne voyez-vous donc pas clairement la mort de l'empereur d'Autriche? »

« — Non, me répond brièvement la dormeuse, ce cliché n'est pas net... L'Italie — continue-t-elle presque de suite

— restera fidèle à ses intérêts, ainsi qu'à ses amitiés... L'Angleterre et la Russie seront à nos côtés pour maintenir intacts nos droits primordiaux...

« L'année 1908 donnera à la France un ciel serein ».

C'est sur cette heureuse prédiction que la consultation se termine.

Chez Mme Debora

J'aurais eu garde d'oublier, dans mon enquête, cette intéressante médium, dont la réputation commence à être très grande dans les milieux scientifiques, où l'on étudie les faits qui semblent merveilleux. Les soirées médiumniques que donne Mme Debora, dans son salon du 5 de la rue du Bac, sont très suivies par des personnalités de la science, de la littérature et des arts. On y obtient, m'a-t-on assuré, des lévitations de table sans contact, matérialisations partielles, etc.

Cette médium est doublée d'une excellente voyante qui, hier encore, m'a donné des preuves personnelles, *indéniables*, de sa lucidité.

Tous les modes de divinations sont également bons pour Mme Debora. Elle est voyante par nature; mais, pour rendre la consultation plus amusante, je la priai d'employer la conchyomancie — divination par les coquillages — et la voyance dans le cristal, qui sont assez rares à Paris.

La médium prend une poignée de coquillages de toutes sortes, de toutes grandeurs, les serre dans ses mains, les imprègne de son fluide, puis les jette sur la table.

Alors les considérant, le regard un peu extatique, elle prophétise :

« Les présages pour 1908 sont plutôt tristes... Non pas qu'il faille craindre des choses graves; mais *on sera dans l'attente de choses graves*... L'anxiété, tel sera le sentiment dominant.

« Je ne crois pas que le Président de la République fasse, à l'étranger, les voyages projetés; il me semble que la situation de troubles, intérieure ou extérieure, l'en empêchera.

« Il y aura, très certainement, la mort d'un grand personnage politique (je ne peux le voir), mais cela fera beaucoup de bruit... Beaucoup d'assassinats... Grande catastrophe du Métro...

« La guerre du Maroc est loin d'être terminée. Elle envahira l'Algérie... Les bruits au sujet de l'Allemagne sont faux. Il y a une puissance occulte (!?) qui empêche de ce côté tout événement néfaste... D'ailleurs, l'empereur n'est pas pour la guerre; il n'écouterait pas son entourage... Dans la question marocaine, je redoute l'Espagne. Son rôle est celui des traîtres...

« Au point de vue religieux, je vois de gros incidents; des démissions, du bruit...

« Le ministère m'apparaît très solide... Je suis tentée de croire qu'il finira l'année... La récolte sera très belle; mais il y aura beaucoup de grèves... pas encore la grève générale; ce sera pour plus tard... Beaucoup à redouter du côté financier.

« Je vois encore une éruption du Vésuve et des tremblements de terre sur le continent, il me semble du côté

de Bizerte. Des catastrophes maritimes très graves et des épidémies. »

Mme Debora prend alors un médaillon de cristal, l'applique sur ses yeux, faisant la nuit avec ses mains.

« Oh! quel vol important!... on croira... à des choses extraordinaires (je ne peux pas définir : krach de Bourse, vol d'un objet d'art d'une valeur inouïe, je ne sais), mais tout s'arrangera. Beaucoup de bruit pour rien. Plus de peur que de mal.

« .. Je vois un parti contraire à la République qui couve... couve. Il se prépare quelque chose d'éclatant, mais... ce sera long. Accidents de ballons très nombreux. Je vois à l'Elysée une très importante cérémonie. Je ne sais si elle est heureuse ou funèbre; des gens rient, d'autres pleurent; elle est *certaine*, mais je ne peux préciser. »

Après cette dernière vision, la consultation me devient personnelle.

C'est alors que Mme Debora me donne les preuves de lucidité dont j'ai parlé plus haut.

Chez Mme Kaville

Au 187 de la rue de Grenelle, Mme Kaville m'accueille en amie.

Les tarots battus, coupés, l'intéressante cartomancienne conclut en général :

— Rien de bien mauvais pour 1908.

Les cartes placées en demi-cercle, elle m'explique la signification de chacune :

« — Très grand procès; trahison d'un homme ayant beaucoup de retentissement. — Deux voyages importants du président de la République. — La question des impôts créera de très graves difficultés; un homme blond se fera particulièrement remarquer à ce sujet. — Maintien du ministère. — A l'intérieur, paix complète. — Le Maroc m'apparaît très mauvais (*Le Requin*) : perte d'hommes et d'argent.

« Pour la Russie, encore *Le Requin*. Morts violentes autour du trône; amélioration dans les premiers mois, puis pertes d'argent, morts terribles de plusieurs grands personnages. Folie ou maladie dans la tête (*char du Soleil*) d'un personnage près du trône. Emprisonnement de quelqu'un qui fera beaucoup de bruit (trahison). Au Portugal, brouilles, attentats (*Achille trainant le corps d'Hector*); dangers de morts, peut-être de guerre. Cependant tout s'arrangera. En Espagne, maladie du roi; second enfant. Mort violente et subite dans l'entourage. Au point de vue général, pour ce pays, la note est bonne.

« En Angleterre : maladie du roi. Graves trahisons. Très grands ennuis (*Cheval de Troyes*). Arrangement, mais mort violente. »

Chez Mme Elise

Chez l'étonnante pyromancienne, 4, rue Caulaincourt, c'est toujours le même accueil aimable, la même profusion de paroles, le même désordre dans les clichés. Ceux-ci défilent dans la flamme de la bougie — ou plutôt, m'explique Mme Elise, sur le rouge de la mèche — avec la rapidité d'un cinématographe.

Au travers de sa loupe, la physionomie suit l'évolution de toutes ces choses qui passent, et me les traduit souvent imparfaitement, incapable de suivre par la parole le défilé fantastique :

« L'année sera mouvementée, me déclare-t-elle tout d'abord ; menaces de guerre, mais sans réalisation. Le président Fallières ne finira pas son septennat... même pas l'année... Je vois des incendies très importants dans deux villes ; je crois que ce sont des attentats, et qu'il s'agit de deux monuments publics... En Russie, oh ! l'horrible cliché : du feu, du sang, du pillage. L'empereur est assassiné... le poison ! Beaucoup de morts violentes de ce côté. Très graves accidents de vaisseaux de guerre et de commerce, principalement à l'étranger... La guerre marocaine continuera encore pendant plusieurs mois... Complications internationales avec l'Angleterre et l'Allemagne... Changement de ministère dans les trois premiers mois de l'année, ou à l'équinoxe de mars ou de septembre. Perte d'argent, krach financier.

« Tiens, le chiffre 3 apparaît. Il se passera certainement quelque chose de tout à fait remarquable à cette date...

« Un haut personnage, roïson empereur, recevra un coup de couteau ; il en mourra probablement... Le roi d'Espagne sera malade ; le prince héritier ne vivra pas plus de deux ans... Je vois encore un tremblement de terre, des catastrophes de mines ; mais la Russie est surtout menacée. »

Mme Elise ramène la mèche de la bougie, qui s'est affaissée prête à s'éteindre, puis ajoute :

« On saura ce qu'est devenu le *Patrie*. Je le vois sur l'immensité des mers, mais il n'est pas coulé ; on le croirait accroché à un rocher. On le retrouvera, c'est certain. »

Chez Mme Henry

Je n'ai pas voulu terminer ma visite à Montmartre, sans m'arrêter au 1 du boulevard de Clichy, chez la *Sorcière du Mont Ventoux*. Avec son accueil cordial, sa simplicité souriante et ses récits merveilleux, Mme Henry éveille en moi le souvenir des mères-grand d'autrefois, et c'est toujours une fête pour moi qu'une visite chez elle.

Dans sa famille, on était voyants de mère en fils et de père en fille, tous étaient marqués de signes particuliers, m'assure-t-elle, et leur réputation était connue de toute la Provence, leur berceau. On les disait sorciers, car ils voyaient l'invisible et guérissaient de façon miraculeuse. J'ai eu des preuves personnelles que Mme Henry a hérité des qualités médiumniques et instinctives de ses ancêtres.

A ma demande la *Sorcière* se recueille, récite des invocations, puis elle finit par perdre la connaissance du réel. C'est alors que je l'interroge :

« Il se prépare un grand changement, me déclare-t-elle tout d'abord, il est encore dans la nuit, mais il sera glorieux ».

La visionnaire fait une pose assez longue, puis reprend :

« — Le changement de gouvernement prédit est plus proche qu'on ne le pense. La République ne sera pas complètement abolie, mais il y aura de grands bouleverse-

ments dans cette forme de gouvernement, et je vois alors à sa tête un homme appartenant à une branche royale.. Maladie pour M. Fallières qui sera forcé de se retirer... Au Maroc, bien des choses cachées jusqu'ici éclateront soudain. Cependant, nous finirons par avoir l'avantage... Je vois une autre guerre pour la fin de 1908. La France y sera victorieuse.

« En Russie, le tsar, comprenant que tout est perdu pour lui, se décidera à l'exil, mais trop tard... Il mourra subitement, mais pas par le feu, car je ne vois pas l'éclair et ne sens pas la poudre.

« Les troubles redoubleront après cette mort ; cependant il y aura modification dans le gouvernement, mais pas changement total.

« En Espagne, je vois la naissance d'une fille. Au point de vue général tout se passera bien dans ce pays.

« En Portugal, les soulèvements n'auront pas grand résultat. »

Mme Henry s'arrête fatiguée, et je m'empresse de la réveiller.

★

Avec elle s'est terminée mon enquête. Comme toujours, en ces sortes d'expériences, les pythonisses sont d'accord sur certains points, et désunies sur beaucoup d'autres. Pourtant, la note générale est que l'année ne sera pas mauvaise. Lecteurs, accueillons donc avec confiance 1908.

Mme LOUIS MAURECY.

ÇA ET LA

L'arbre du destin

Les fêtes qui viennent d'avoir lieu dans la famille royale d'Angleterre ont de nouveau attiré l'attention sur le vieux château de Windsor. Dans le jardin entourant la chapelle de Saint-Georges se trouve un arbre dont l'histoire est curieuse. Bien qu'il soit rabougri, on le conserve parce qu'il rappelle deux grandes douleurs qui assombrèrent la vie de l'impératrice Eugénie.

C'est un saule provenant d'une greffe prise sur le saule qui ombrage le tombeau de Napoléon à Sainte-Hélène. L'arbre était devenu superbe, quand, le 2 septembre 1870, jour de la bataille de Sedan, dans laquelle sombra le pouvoir de Napoléon III, un orage éclata. L'arbre fut atteint par la foudre et sa maîtresse branche arrachée. Cependant, malgré sa mutilation, le saule reprit force, et il continuait à pousser vigoureusement, quand, quelques années plus tard, en 1879, un orage encore plus violent que le précédent le détruisit presque complètement, le jour même où fut tué, en Afrique, par les Zoulous, le prince impérial, unique enfant de l'impératrice. L'arbre s'appelle *The Tree of Fate* (l'Arbre du Destin).

Bizarre mortalité chevaline

A Dompierre, une écurie de six chevaux avait été complètement vidée en dix jours. Plusieurs vétérinaires avaient été appelés, mais ils ne trouvèrent aucune trace d'épidémie. De plus, les écuries avoisinantes n'avaient rien souffert. Dans cette seule écurie les chevaux étaient tombés,

chaque fois, dans l'espace de quelques heures et sans paraître malades.

Mais beaucoup firent remarquer que le propriétaire de l'écurie fatale avait donné à ses chevaux des noms vénérés de tous les catholiques, ainsi : Sarto, Foucault, Turinaz, etc. De plus, le susdit propriétaire avait menacé de louer l'église paroissiale pour y loger ses susdits chevaux. Enfin, le jour même de la Fête-Dieu, notre fameux sire avait longé la procession avec cheval et voiture au triple galop, au risque d'écraser les enfants qui étaient dans le cortège et en chantant à tue-tête.

Et alors, on parle tout haut de châtiment.

Il semble, en effet, que la mort singulière et si rapide des pauvres bêtes ne fut pas une simple coïncidence.

Une enquête des hommes de l'art eût bien fait, elle aussi, de nous en dire le fin mot.

La voyance de Swedenborg

Emmanuel Kant, qui fut pendant quarante-huit ans le contemporain de Swedenborg, a rapporté un fait relatif au grand voyant. Il en fut question dans une lettre à Mlle de Knoblauch. Kant appuya préalablement son récit d'une réflexion hélas bien vraie : « le témoignage d'un ennemi a toujours plus de poids que celui d'un ami enthousiaste ».

Voici le passage très intéressant de cette lettre :

« Mme Harteville, la veuve de l'ambassadeur danois à Stockholm, reçut, peu de temps après la mort de son mari, une réclamation de la part du bijoutier Craon, au sujet de la facture d'un service d'argent que M. Harteville lui avait commandé.

« La veuve connaissait trop bien l'esprit d'ordre de son mari pour croire qu'il eût pu laisser cette dette non acquittée ; mais elle ne pouvait découvrir le reçu. Dans son souci, la somme étant considérable, elle demanda au baron Swedenborg de bien vouloir la recevoir. Après s'être excusée, elle se hasarda à lui dire que s'il avait le don extraordinaire, comme tout le monde l'affirmait, de converser avec l'esprit des morts, elle espérait qu'il serait assez bon de s'enquérir auprès de son mari de ce qui en était au sujet de ce service d'argent. Swedenborg ne fit aucune difficulté d'accéder à son désir.

« Trois jours plus tard, comme cette dame prenait le café en compagnie de quelques amis, Swedenborg fut annoncé et, avec sa manière d'homme pratique, il lui dit qu'il avait parlé à son mari ; que le compte avait été payé quelques mois avant sa mort et que le reçu se trouvait dans un certain meuble qui était dans une chambre en haut de la maison. La dame répondit que ce meuble avait été complètement vidé et que parmi tous les papiers on n'avait pas trouvé le reçu. Swedenborg répondit alors que M. Harteville lui avait expliqué que si on tirait un tiroir du côté gauche, on verrait un plateau derrière lequel il y avait un tiroir où il gardait sa correspondance secrète avec la Hollande, et c'est là qu'était le reçu. Là-dessus, la dame se rendit avec toute la société dans la chambre indiquée. Le meuble fut ouvert et, à la stupéfaction de tous ceux qui étaient là, on trouva le tiroir comme il avait été décrit et le reçu dedans. »

(Extrait de la *Lumière*.)

Napoléon III témoin d'un phénomène de spiritisme (1858)

« A Plombières, racontait Napoléon III, me promenant avec le général Espinasse, nous passions devant un jardin

qui nous sembla charmant. Il y avait là deux dames qui se promenaient. La porte s'ouvrit ; nous entrâmes dans le jardin. La conversation s'engagea et bientôt, près d'un cabinet de verdure, nous trouvâmes une table fort élégamment servie. Et comme ces dames nous avaient priés de nous asseoir, Espinasse et moi, tous deux du même côté et les deux dames de l'autre, je dis qu'il valait mieux que chacun de nous fût à côté d'une dame ; mais, comme elles s'étaient levées, la table se mit à suivre une des dames. Elle entra dans le cabinet de verdure ; la table suivit. Et je n'ai pu voir aucun agent capable de produire ce mouvement. »

M Becquerel a répondu ceci : « Sire, ces sortes de phénomènes, qui surprennent, ont le grand inconvénient de ne pouvoir se reproduire à volonté. Il faut des circonstances particulières qui ne se retrouvent plus quand on veut constater le fait scientifiquement. Jamais, devant la commission nommée par l'Académie des sciences, on n'a pu voir ces mouvements de corps inanimés, et bien des hommes sérieux ont offert, vainement, de grosses sommes à ceux qui pourraient produire un de ces miracles que tant de personnes ont cru voir. » (*Journal du Dr Prosper Ménière : Revue hebdomadaire*, 14 juin 1902.)

A TRAVERS LES REVUES

UNE SÉANCE CURIEUSE

La *Revue Spirite* publie le récit d'une série de phénomènes divers obtenus au cours d'une soirée. Nous en détachons le passage suivant :

Deux heures du matin !... Je suis brusquement réveillé par des amis qui viennent me demander d'intervenir auprès d'un des leurs qui, à la suite de manifestations spirites, était tombé dans un état de trance violent dont ils n'avaient pu le rappeler après vingt minutes d'inutiles efforts.

Ainsi que dans des circonstances analogues, je fus assez heureux de le ramener à l'état normal, après quelques passes accentuées sur la face et quelques pressions sur la nuque et sur les poignets. A peine revenu à lui, et comme au sortir d'un sommeil qui ne lui a laissé aucun souvenir, notre sujet manifeste son étonnement de tout ce qui se passe autour de lui et qu'il ne parvient pas à s'expliquer. En effet, près de lui sont groupées une dizaine de personnes qu'un sentiment d'inquiétude d'abord, et de curiosité à mon arrivée, avait rapprochées de nous. Il nous interroge, et se refuse absolument à ajouter foi au récit qui lui est fait de ce qui vient de se passer et qui a provoqué ma présence auprès de lui.

Nous nous rendons dans la salle à manger voisine ; mais à peine arrivés la table s'agite violemment ; en pleine lumière, sous les yeux de chacun de nous, la nappe est soulevée, les rallonges de la table se disloquent avec fracas ; des coups violents se font entendre dans la table, dans le parquet ; les chaises s'agitent, les fleurs sont jetées au hasard à la tête de chacun. Le désordre est extrême.

J'adjure l'Esprit de se calmer et de me dire son nom. Au même instant un carré de papier vole sur la table. L'esprit a écrit son nom : « Esprit bienveillant et ami » pour moi. Je le supplie d'arrêter là ses manifestations, étant donné mes pénibles dispositions d'esprit. (J'étais fort in-

quiet de la santé de l'un des membres de ma famille). Aussitôt un second carré de papier, venu comme le premier, avec un mot : « Tous les tiens vont mieux ». J'interroge : « Que voulez-vous faire, ce soir ? » ; réponse : « Je veux, ce soir, des expériences nouvelles ». J'acquiesce. Après m'être préalablement assuré qu'il n'y avait, dans la pièce où nous étions, ni papier, ni plume, ni encre, nous recevons encore dessins et écritures et j'invite chacun au silence et au calme en attendant les manifestations promises ».

Tout à coup les lampes s'éteignent. C'est en vain qu'on essaie de les rallumer, les commutateurs fonctionnent, mais le courant est intercepté. On va aux portes pour passer dans la pièce voisine qui forme hall, ou cour intérieure avec galerie dans tout le pourtour au premier étage. Mais à peine quelques-uns d'entre nous y avaient-ils pénétré que des cris de stupeur pour les uns et d'horreur pour les autres arrivent à moi. Je m'empresse et ne puis à mon tour retenir un mouvement instinctif d'étonnement à la vue de l'étrange spectacle qui s'offre à nous. Devant nous, sur la galerie, au premier étage, nous faisant face, un fantôme de haute stature, drapé dans un drap blanc qui lui recouvre seulement une partie du visage et le corps jusqu'à hauteur des genoux, le bas du corps dissimulé par la rampe de la galerie, un fantôme, dis-je, qui d'une main tient un bol de punch flambant et de l'autre en active la flamme. Tout est blanc, d'un blanc verdâtre ; on pourrait croire à un punch au sel. Le visage du fantôme se démasque peu à peu. Je crois reconnaître une physionomie connue de moi seul et je ne puis en faire le contrôle. Du reste, si cette particularité peut avoir une grande importance, je la néglige ici pour ne retenir que le phénomène de l'apparition.

Autour de moi l'émotion est à son comble et me gagne. Mais, me ressaisissant bientôt, j'envoie en hâte deux personnes de l'assistance reconnaître le fantôme. Par les deux seules issues possibles, ces personnes arrivent sur la galerie au point même où nous continuons à apercevoir la manifestation. Nous les voyons tous arriver, nous leur indiquons l'endroit précis où nous apercevons le fantôme et ils annoncent qu'il n'y a rien, qu'ils ne voient rien, alors que les quinze personnes présentes au bas de la galerie, dans mon proche voisinage, continuaient à voir le fantôme, et, chose étrange, chacun de nous apercevait nos deux amis allant et venant au travers du fantôme qui leur demeurait invisible et continuait à exciter la flamme de son punch. Nous avons tous gardé l'impression que nos amis de la galerie passaient comme au travers d'un brouillard épais qui ne gênait en rien leurs mouvements, mais nous avons pu constater aussi que leurs mouvements ne gênaient en rien ceux du fantôme.

L'apparition a duré dix minutes environ, et s'est évanouie comme elle était venue, sans aucune intervention de notre part.

A ce phénomène en succédèrent nombre d'autres. Je ne m'arrêterai pas à parler de cette danse bizarre dans laquelle sont entraînés cinq ou six assistants, et au cours de laquelle, comme mués par des ressorts, ils ébauchent, en un rythme marqué fort à propos par une pianiste aussi inconsciente, des pas étranges accompagnés de violents mouvements de bras et de jambes. Phénomènes de catalepsie, d'obsession, de possession ? à coup sûr phénomènes d'extériorisation instantanée qui prennent fin sans raison comme ils ont commencé, et qui laissent aux sujets la plus complète inconscience de ce qu'ils viennent de faire.

Une dame se met au piano ; elle veut préluder à une valse.

Momentanément, je demande à l'esprit de lui faire jouer une sonate inédite ; et, instantanément, les traits de la pianiste se figent, le regard devient vague, le corps raidi, tandis que les mains exécutent une sonate de forme classique sur un thème connu, mais inédit. Rappelée à elle, elle répond à ma demande qu'elle vient de jouer une sonate, mais elle ignore tout de cette sonate et ne peut en retrouver une mesure.

A ce moment, la même personne se lève, se dirige vers un des escaliers donnant accès à la galerie. Je remarque que ses traits ont repris la fixité que provoque l'extériorisation, et, machinalement, je la suis du regard un instant. Je la vois gravir l'escalier, puis brusquement, arrivée à la troisième ou quatrième marche, elle disparaît. Je vais en hâte sur ses traces ; à mon tour je gravis l'escalier, je presse le pas pour l'atteindre, plus rien ! J'appelle à moi ; nous cherchons inutilement sans rien découvrir.

Confiant dans la bienveillance de l'Esprit qui était avec nous, je n'insistai pas, mais tandis que je songeais au moyen dont je pourrais bien me servir pour découvrir notre disparue, un des nôtres entra en extériorisation. Je demande alors à l'Esprit qui s'est emparé de lui de le conduire près de la disparue et, aussitôt, me prenant par la main, et comme mué par un ressort, mon jeune ami, après bien des détours, bien des portes fermées qu'il ouvre sans hésiter, m'amène dans un réduit où était installée une pompe ; là je trouvai la personne cherchée qui actionnait le balancier de la pompe ; mais elle revint à elle dès que je lui pris la main. Ni à ce moment, où elle était en quelque sorte prise sur le fait, ni plus tard, elle n'a voulu convenir de son exode.

Notre groupe reformé nous assistons à une série de soustractions, de lévitations, d'apports à distance et à bien d'autres, désormais sans grand intérêt pour nous ; mais nous fûmes profondément ébahis par des phénomènes d'optique les plus étranges.

Un de nos amis était venu à cette réunion avec un habit de chasse rouge ; à un moment donné, il est interpellé par son voisin qui lui demande pourquoi il a mis un habit vert. Comment, dit un troisième, vous avez maintenant un habit gris ? Mais non, vous ne voyez pas juste : il est en habit bleu, dit un autre. D'où discussion, courtoise, assurément, mais de laquelle chacun s'en retourne, avec la conviction que son voisin avait la berlue. Chose curieuse, le porteur de l'habit controversé se voyait vêtu d'un complet gris. Or, il avait le pantalon noir, le gilet blanc et l'habit rouge.

Pendant cette discussion plutôt gaie, un des nôtres avait disparu, et, de noir habillé qu'il était au moment de sa disparition, il nous revenait costumé en complet flanelle blanche. Convaincu de son changement, il nous a affirmé qu'il était allé chez lui changer de costume. Or, chacun avait pu constater qu'au cours de sa disparition, qui avait duré deux ou trois minutes au plus, il lui avait été matériellement impossible de se rendre à son domicile. Mais au bout de quelques instants, son costume était devenu l'objet d'une grande discussion ; les uns le voyaient blanc, les autres le voyaient noir. Lui-même, convaincu peu avant d'être en blanc, affirmait qu'il était en noir ; cette fois, il ne pouvait expliquer la transformation.

Le Gérant : GASTON MERY

Paris. — Imp. J. Gainche, R. TANGRÈDE, Succr, 15, r. de Valenciennes.
Téléphone 724-73